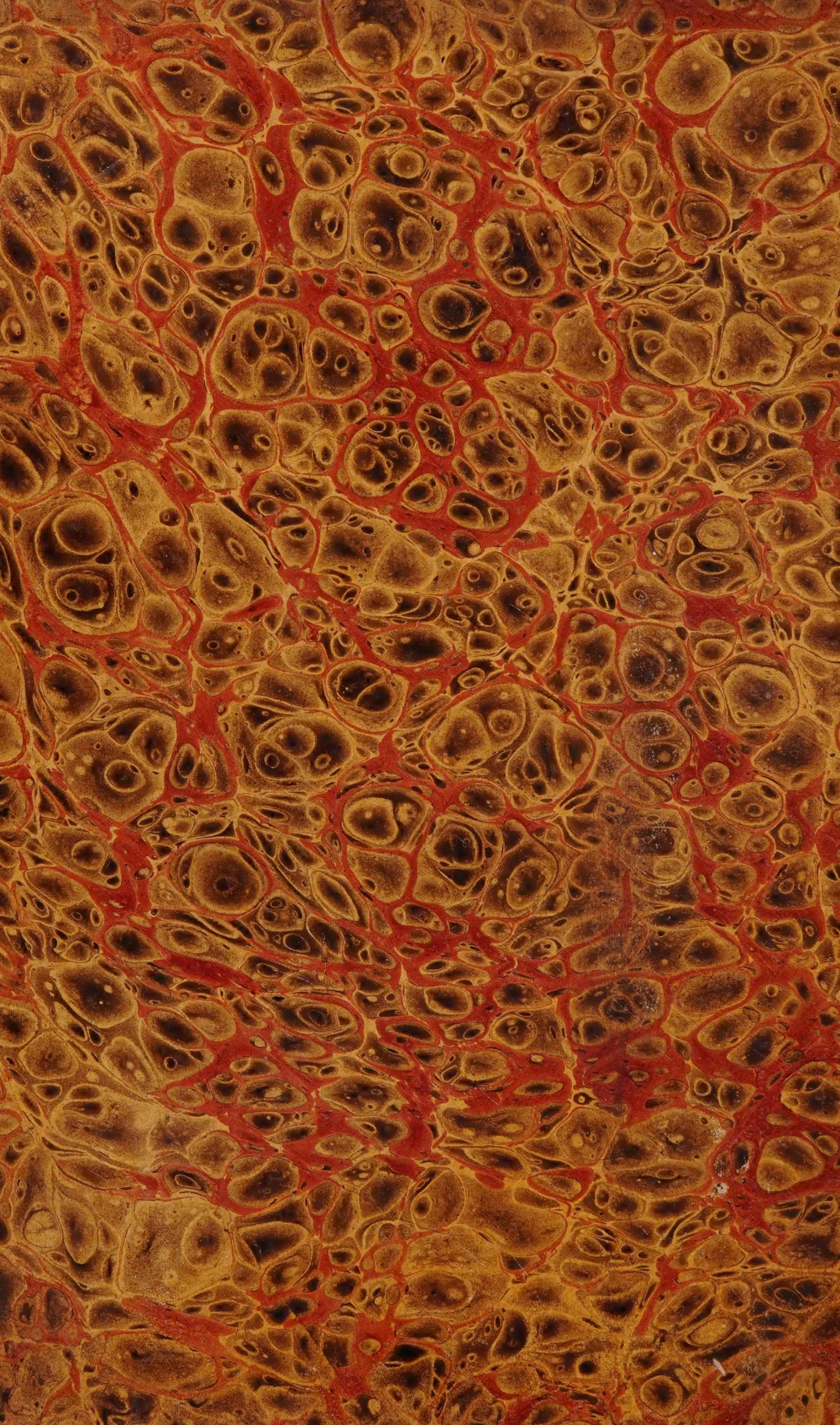
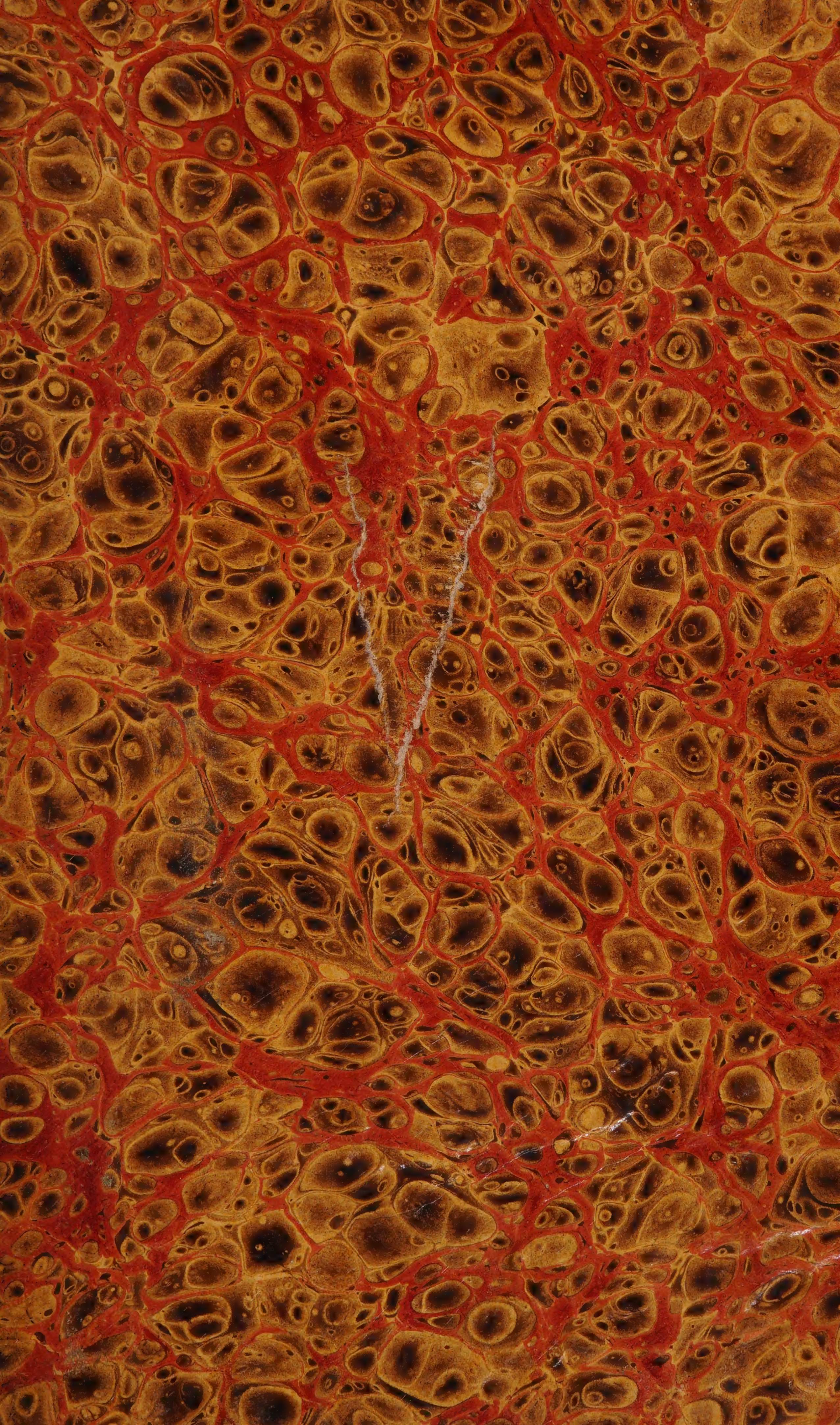






ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME XVI.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

POÉSIES.

TOME II.



PARIS
DELANGLE FRÈRES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVIII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1748.

Les trois premiers sont de l'année 1734; les quatre derniers sont de l'année 1737.

Le premier prouve l'égalité des conditions, c'est-à-dire qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales;

Le second, que l'homme est libre, et qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur;

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie;

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout;

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu;

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à se plaindre de son état;

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend :
Les mortels sont égaux; leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espéce, ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance;
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre?
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis courbé sur son bureau
Vaut-elle une princesse auprès du trône assise?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église

D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou vert
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après laude ou matine,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux?
Non : Dieu serait injuste ; et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété :
Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts, en inspirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encense, et l'on te calomnie.
Parle ; qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre Observatoire,
Un jour, en consultant leur céleste grimoire,
Des enfants d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : « Ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous aussi bien que pour eux. »
On en peut dire autant du secret d'être heureux;

Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
    On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore
Nous étions tous égaux : nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modéle
De ces pasteurs galants qu'a chantés Fontenelle :
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines;
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Souléve un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois, haletants et couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse et rustique
Gaiement de Pellegrin détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :

Il ne desire point ces plaisirs turbulents;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle;
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Églé qui l'aimait pour Chloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit,
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidéle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle;
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles:
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin: c'est le fard du bonheur.
L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues;
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant;
Au retour du printemps la douce Philoméle
Attendrit par ses chants sa compagne fidéle;
Et du sein des buissons le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiéte
S'il est quelque autre espéce ou plus ou moins parfaite.
Eh! qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute; et Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Dufresny, moins prodigue, et docile au bon sens,
N'eût point dans la misère avili ses talents.
Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues,
L'Église a ses combats, la guerre a ses intrigues;
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence :
« Que d'honneurs! disait-il, que d'éclat! que de bien!
« Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien. »
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie :
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses.
Il pleure : il aperçoit, au fort de ses détresses,

Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
« O Jupiter! dit-il, ô sort inexorable!
« Irus est trop heureux, je suis seul misérable. »
Ils se trompoient tous deux; et nous nous trompons tous.
Ah! du destin d'autrui ne soyons point jaloux;
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abyme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tous temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éléve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De moments de plaisirs, et de jours de tourments :
De notre être imparfait voilà les éléments;
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

Ce ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second et le troisième, sous le titre général d'*Épîtres sur le Bonheur*. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIÈRE LEÇON.

Eh bien! jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre?
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux:
Mais ce sort, quel est-il? tu ne sais. Tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux, ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent.
Où l'imprudent périt les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère:
Ainsi que les secours les dangers sont égaux.
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des câbles de soie?
Le vent est sans respect, il renverse à-la-fois

Les bateaux des pêcheurs et les barques des rois.
Si quelque heureux pilote, échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau, plus heureux, n'était pas mieux construit;
Mais le pilote est sage, et Dieu l'avait conduit.
Et quoi! me dites-vous, etc.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu toujours facile et pure
A suivi par raison l'instinct de la nature,
Qui sais à ton état conformer tes desirs,
Satisfait sans fortune, et sage en tes plaisirs,
Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie!
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir;
Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, etc.
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des câbles de soie?
L'art du pilote est tout; et pour dompter les vents
Il faut la main du sage, et non des ornements.
Eh quoi! me dira-t-on, etc.

PREMIÈRE LEÇON.

v. 31 Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaisir un maréchal de France!
L'empereur est toujours, graces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs!
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai que celui de son maître!
Non, n'accusons point Dieu de cette absurdité;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant sous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.

Le casque, le mortier, la barrette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre;
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte, etc.

SECONDE LEÇON.

L'empereur est toujours graces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs!
Et le roi des Romains serait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du saint-père!
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage;
Chacun de ses enfants reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'Auteur de la nature;
Dieu, qui nous a rangés sous différentes lois,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte, etc.

v. 85. Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
L'amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes, et les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornements, mais plaisent sans parure:
Un éclat étranger est le fard du bonheur;
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur
Sans tous ces riens brillants, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin
Sous les lambris dorés et vernis par Martin.

v. 120. Tout état a ses maux, tout homme a ses revers;
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,

N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres;
Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

v. 131. Qui fait ou l'infortune ou la félicité?
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?
Où? chez toi, dans ton cœur, et dans ton caractère.
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

v. 460. Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, et rends grace à ton maître.

NOTES

DU PREMIER DISCOURS.

v. 78. Gaiement de Pellegrin détonne un vieux cantique.

L'abbé Pellegrin a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-Neuf; c'est là qu'on trouve, à ce qu'on dit :

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne et dans des couvents de province.

v. 87. Sous des lambris dorés et vernis par Martin.

Fameux vernisseur.

v. 98. Qu'Hébert vend a crédit pour tromper tant de belles.

Fameux marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, et cela seul lui avait procuré une grande fortune.

v. 122. Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre.

Charles Ier.

v. 123. Dufresny, moins prodigue, et docile au bon sens.

Louis XIV disait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufresny et Bontemps. Dufresny mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses; il a laissé de jolies comédies.

v. 166. Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

« Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y

« a une certaine compensation de biens et de maux qui les « rend égales. » *Réflexions morales de La Rochefoucauld*, édition du Louvre, n° 52.

Suivant M. Rousseau, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières classes de la société et ceux qui affligent les premières, parce que, dit-il, les maux du peuple sont l'effet de la mauvaise constitution de la société; les grands, au contraire, ne sont malheureux que par leur faute.

1° Cette observation n'est pas vraie rigoureusement. Ce n'est pas absolument par sa faute que tel riche, tel grand, étant né un sot, et ayant reçu une mauvaise éducation, passe tristement sa vie dans l'ennui et le dégoût. Ce n'est point par sa faute qu'Ivan fut assassiné après avoir été en prison toute sa vie. Est-ce par sa faute que le Masque de fer fut mis à la Bastille? que les fils du comte d'Armagnac, arrosés du sang de leur père, passèrent toute leur jeunesse dans un cachot fait en forme de hotte? D'un autre côté, parmi les hommes qui souffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ses malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance? Il est très rare dans tous les états d'être uniquement malheureux par sa faute, ou de l'être sans y avoir contribué: le hasard et la mauvaise conduite entrent à-la-fois dans presque tous les malheurs des hommes.

2° Ce n'est pas de la cause des maux des différents états que parle M. de Voltaire; c'est d'une sorte d'équilibre entre les maux et les biens, qui rend ces états presque égaux. Cette manière de voir les états de la vie est consolante pour le peuple; elle conduit même à une conséquence très utile. Si les biens et les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une sorte de balance; si l'ennui qui poursuit les riches, si les dangers qui environnent les grands, sont un équivalent des maux auxquels la misère

condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité : les uns y trouveront plus d'aisance, les autres plus de sûreté. Ne serait-il pas utile de persuader aux hommes que l'intérêt des différentes classes de la société n'est point de se séparer, mais de se rapprocher; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parceque aucune classe ne peut augmenter son bonheur aux dépens d'une autre, mais seulement en fesant des sacrifices au bonheur commun?

Il était naturel que deux hommes dont l'un croyait que la société et les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une source de perfections pour la société et de bonheur pour l'espèce humaine, fussent presque toujours d'avis contraire. Mais qui des deux a été le plus utile aux hommes? celui sans doute dont l'opinion était la plus conforme à la vérité. (Édit. de Kehl.)

DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a et ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie Puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave, ou reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'ame simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux

Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi :
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant :
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant;
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime;
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il conçut, il voulut, et l'univers naquit :
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes desirs.
Ah! sans la liberté, que seraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous :
D'un Artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?

Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire; on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwitz, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : « Je n'ai rien rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
« Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
« Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole. »
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Serait l'auteur du trouble, et le dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable?
J'étais à ce discours tel qu'un homme enivré
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
« Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare; et, toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre, et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage? »
L'esprit consolateur à ces mots répondit :

« Quelle douleur injuste accable ton esprit?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi! dans cet océan cet atome qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non; tout est faible en toi, changeant, et limité,
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté.
La nature en tous sens a des bornes prescrites;
Et le pouvoir humain serait seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue.
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps :
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie;
On te voit revenir des portes de la mort
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies;
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies!
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi :
Prends ce livre sensé, consulte cet ami
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage);

Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin :
Entends comme il consulte, approuve, délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyait donc libre? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système ;
Il mentait à son cœur en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer :
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.
« Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
Ferme en tes sentiments, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur,
Fuis les emportements d'un zéle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère :
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui. »
Ainsi parlait la voix de ce sage suprême.
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même :
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,

Des secrets réservés pour les peuples des cieux ;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière :
Étranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan,
Et qu'expliquait en vain dans ses doctes chimères
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais déja, s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut que je ne puis comprendre ;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés :
Il m'a dit : Sois heureux ! il m'en a dit assez.

VARIANTES

DU DEUXIÈME DISCOURS.

v. 16. Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux.
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, et couvre l'hémisphère
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu, dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Écoute, me dit-il, etc.

V. 54. On lisait dans les premières éditions :

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

v. 129. Épargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

v. 151. Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

NOTES

DU DEUXIÈME DISCOURS.

v. 54. Pucelle est sans vertu, Desfontaines est sans vice.

L'abbé Pucelle, célèbre conseiller au parlement. L'abbé Desfontaines, homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des satires. (Édition de 1748.)

L'abbé Pucelle était neveu de M. de Catinat. Sa mère accordait à son frère aîné une préférence que les premières années de la jeunesse du cadet semblaient excuser, et qui cependant était la seule cause de ces erreurs dans un homme qui était né avec un caractère très ferme et une ame ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonsuré dans son enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont sa mère l'avait privé, et lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris, et obtenu sa nomination à une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaissance que d'oublier l'injustice de sa mère. Le frère de l'abbé Pucelle mourut, peu de temps après, premier président du parlement de Grenoble.

Le conseiller au parlement de Paris se fit une grande réputation par son intégrité, par le courage avec lequel il défendit la liberté des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome et du clergé. Comme le jansénisme était alors le prétexte de ses entreprises, les Parisiens le prirent pour un janséniste: mais sa véritable religion était l'amour

des lois et la haine de la tyrannie sacerdotale; il n'en eut jamais d'autre. (Édit. de Kehl,)

René Pucelle, abbé commendataire de Saint-Léonard de Corbigni, né à Paris le 1[er] février 1655, mourut le 7 janvier 1745. Il était conseiller-clerc depuis 1684, et abbé de Corbigni depuis 1694. Ce fut dans cette abbaye, près de Château-Chinon, qu'il fut exilé à cause de ses opinions, dont la *véhémence* le rendit *célèbre*, suivant madame du Deffand qui prend pour véhémence l'énergie louable et la vertueuse fermeté d'un digne magistrat. Ce n'est pas au surplus le seul des jugements de cette dame qu'il faille réformer. (L. D. B.)

v. 84. Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.

Traduction de ce vers d'Ovide (*Metam.*, II 56):

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

v. 110. Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage.

Fameux médecins de Paris. (Édit. de 1748.)

v 144. Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan.

M. s'Gravesande, professeur à Leyde, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton. (Édit. de 1748.)

M. Dortous de Mairan, secrétaire de l'académie des sciences de Paris. (*Ibid.*)

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à-la-fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable:
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé:
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui fesait leur appui;

Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison quand, cherchant les batailles,
Il disait à Louis : « Je ne crains que Versailles ;
« Contre vos ennemis je marche sans effroi :
« Défendez-moi des miens ; ils sont près de mon roi. »
  Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
  Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;
Quand Dufresne et Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir :
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.
  Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du *Glorieux ;*
Est-ce un affront pour toi ? courage, écris, fais mieux ;

Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques :*
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons grossiers pillés chez Rabelais.
  Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et, dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger;
Érige un monument plus haut que son trophée :
Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée.
Qu'un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan;
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
  Qu'a servi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
  Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur :
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,

Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété;
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est spinosiste, et Locke en ses écrits
Du poison d'Épicure infecte les esprits;
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien.
Cent fois plus malheureux et plus infame encore
Est ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire:
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs;
Mais pour un lourd frelon méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires,
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,

Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Zeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit pour tout jugement : Je voudrais l'avoir fait!
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.
A la voix de Colbert Bernini vint de Rome ;
De Perrault dans le Louvre il admira la main :
Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie?
Voilà le vrai mérite ; il parle avec candeur :
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens!
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux ;

Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps :
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VARIANTES

DU TROISIÈME DISCOURS.

V. 18. L'auteur a retranché les quatre vers suivants :

Quelle était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer:
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, etc.

v. 69. Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, etc.

Et dans l'édition in-4°, après ce vers,

Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée;
Il faut être Psyché pour censurer Vénus.
Eh! pourquoi censurer? quel triste et vain abus!
On ne s'embellit point, etc.

v. 94. Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs.
Médisant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfants, et l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir, etc.

v. 99. Despréaux quelquefois fit aimer la satire;
Il joignait l'art de plaire, etc.

v. 129. Voilà le vrai mérite; il se peint dans ces traits :
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.

NOTES

DU TROISIÈME DISCOURS.

v. 39. Quand Dufresne et Gaussin, d'une voix attendrie.

Dufresne, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle Gaussin, actrice pleine de graces, qui joua Zaïre. (Édition de 1748.)

v. 49. Le public applaudit aux vers du *Glorieux*.

Comédie de Destouches.

v. 52. Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques*.

Mauvaise comédie de Rousseau, qui n'a pu être jouée. (Édition de 1740.)

v. 58. Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.

Il est à remarquer que M. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

v. 73. Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté.

Jurieu était un ministre protestant qui s'acharna contre Bayle et contre le bon sens: il écrivit en fou, et il fit le prophète; il prédit que le royaume de France éprouverait des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique en fesant valoir son testament, qui devait être an-

nulé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde et honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Senaux, conseiller. (Édition de 1738.)

v. 90. Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien.

L'optimisme de Platon, renouvelé par Shaftesbury, Bolingbroke, Leibnitz, et chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux; mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

v. 92. . . . . ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore.

Ce vers désigne l'abbé Desfontaines; il a eu tant de successeurs si dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

v. 110. Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Zeuxis des Français les savantes peintures.

Quelques peintres, jaloux de Le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux. (Édit. de 1740.)

v. 122. Dit pour tout jugement: Je voudrais l'avoir fait.

Habert de Cerisi, de l'académie.

v. 125. De Perrault dans le Louvre il admira la main.

La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault. (Édition de 1748.)

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

DANS L'ÉTUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS.

A M. HELVÉTIUS.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage:
La modération est le trésor du sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit: avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abyme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère;
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce vers changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre et ressuscite avec un corps nouveau;
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi;
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau.
Il léve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Courriers de la physique, argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, et sur-tout deux Lapones.
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie

Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures.
Vous ne le savez point; votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés, sont marqués par vos traits:
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous sur-tout dans notre ambition;
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Platon va raisonner à la cour de Denis;

Racine, janséniste, est auprès de Louis;
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes:
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit: Je vous aime, et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris; j'asservis au vain desir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et, perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans maître
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris;
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse;
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;

On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à-la-fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre :
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir :
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture :
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
Regardez Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de desirer!
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse;
La langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruisait l'univers.
Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du plaisir le travail et la peine :
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :
Je le dis aux amants, je le répete aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,

T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête;
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et sur-tout vertueux :
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures :
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage!
Qu'il préside à mes vers comme il régne en mon cœur!
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

VARIANTES

DU QUATRIÈME DISCOURS.

V. 31. On lisait dans les premières éditions et dans l'in-4°:

Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, etc.

v. 43. Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés:
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts, etc.

Cette leçon de la première édition est, comme on voit, très différente de la dernière. L'auteur, qui avait à se plaindre de Maupertuis, a substitué des plaisanteries à un éloge exagéré. La mesure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux sciences; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaissance. On en devait sur-tout à ceux qui, comme MM. Clairault, Bouguer, Le Monnier, pouvant s'illustrer *sans sortir de chez eux*, eurent le courage d'entreprendre des voyages aussi pénibles. Le géomètre à qui un homme en place proposait de passer avec eux, et qui répondit: « Je n'ai pas besoin d'aller si

« loin pour faire des découvertes, » était injuste ; aussi les plaisanteries de M. de Voltaire ne tombent-elles que sur l'importance excessive que Maupertuis attachait à ce voyage. On sait qu'il se fit peindre aplatissant le globe : c'est tout au plus ce que Newton aurait pu faire, si Newton avait eu de la vanité.

On trouvera dans les *Poésies mêlées* les vers que M. de Voltaire a faits pour ce portrait, dans le temps de ses liaisons avec Maupertuis. Il ramena réellement deux Suédoises. Elles s'appelaient Plaiscom : il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles se fit religieuse ; l'autre épousa un gentilhomme de Normandie, qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raisonnables entreprennent rarement, parcequ'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on est toujours humilié de porter, quoique l'exemple de Sylla, de Pompée, de César, et de Marc-Aurèle, pût consoler l'amour-propre. (Édition de Kehl.)

V. 72. Après ce vers, on lisait dans les premières éditions les quatre suivants, que l'auteur a retranchés :

Sans doute elle est utile, et son souffle rapide
Sur la mer de ce monde est le vent qui nous guide :
Il faut des passions ; mais retenez, grands dieux,
De ces vents déchaînés le cours impétueux.

Seconde version :

C'est du cœur des humains la grande passion
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savants qu'Apollon prenait soin de conduire
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
Au Parnasse ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour est de Circé le palais redoutable ;
La fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui, des mains des plaisirs préparant son poison,

Par un filtre invincible assoupit la raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave;
On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le magistrat austère, et le grossier commis,
Et la dévote adroite, et le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent et l'esclavage.
Laissons ces insensés que leur espoir séduit
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs; ce sujet plein d'appas
Est bien moins dangereux, et ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde;
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde:
Que m'importe leur trône? et quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, etc.

V. 82. Dans les premières éditions, on lisait:

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers;
Mais leur sagesse au moins les a rendus légers.
Horace modéré vécut riche et tranquille.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, etc.

L'auteur ajouta les vers qui sont dans le texte, après son départ de Berlin. Un philosophe doit à l'humanité de donner aux rois les leçons ou les conseils dont ils ont besoin, et qu'ils lui demandent. Il est au-dessous de lui de se charger de les amuser, et dangereux de vouloir être leur ami.

V. 124. Après ce vers, on lisait:

Sans appétit il mange, il parle sans rien dire;
Il cherche le plaisir, qui de lui se retire.

Le nectar d'Épernai, si petillant, si frais,
Pour son goût dédaigneux a perdu ses attraits.

Ces quatre vers ont été retranchés dès 1738.

v. 136. Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;
Tout renaît au printemps, tout mûrit dans l'été:
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit, elle est vive, légère;
Touché de ses appas, vous avez su lui plaire;
Vous pensez, sur la foi de vos emportements,
De vos jours à ses pieds couler tous les moments:
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture;
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Vivre avec un ami, toujours sûrs de vous plaire,
Exige en tous les deux une ame non vulgaire, etc.

Seconde version:

Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amants, je le répete aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur.
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture;
Ce feu follet, etc.

NOTES

DU QUATRIÈME DISCOURS.

v. 13. Réaumur dont la main si savante et si sûre.

Réaumur, de l'académie des sciences. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, ouvrage d'un observateur exact et patient. C'est lui qui a formé le projet de la Description des arts, collection immense, et qui, malgré les défauts inévitables de toute grande entreprise, fait honneur à l'académie des sciences et à la nation. Si la postérité ne trouve dans ses ouvrages ni les découvertes ni les vues ingénieuses et nouvelles qui ont illustré d'autres naturalistes, elle ne pourra lui refuser l'estime due à un savant laborieux, qui a fait de son temps et de ses travaux un usage utile. (Édit. de Kehl.)

v. 20. Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

Dans une lettre à Berger, datée du 29 juin 1740, Voltaire se plaint de ce que, dans la maison de La Popelinière, on avait fait de ridicules corrections à son Épître sur la modération, entre autres sur ce vers auquel on substituait :

Le chien lèche en criant le maître qui le bat.

(L. D. B.)

v. 27. Le sage du Faï, parmi ces plants divers.

M. du Faï était directeur du Jardin et du Cabinet d'histoire naturelle du Roi, qui avaient été très négligés jusqu'à lui, et qui ont été ensuite portés par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il existe en Eu-

rope des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en est aucun d'aussi complet.

v. 37. Comment, toujours filtré dans ses routes certaines.

Perrault, dans son *Poëme sur le siècle de Louis-le-Grand*, a dit :

Nous avons su marquer jusqu'aux routes certaines
Du méandre vivant qui coule dans nos veines.

v. 43. Courriers de la physique, argonautes nouveaux.

Messieurs de Maupertuis, Clairault, Le Monnier, etc., allèrent, en 1736, à Tornéa mesurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Lapones. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

v. 120. Regardez Brossoret, de sa table entêté.

C'était un conseiller au parlement, fort riche, homme voluptueux, qui fesait excellente chère. Les premières éditions ne l'appelaient que Lucullus.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

Jusqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton despotique
Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre et sévère
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux ministres.
Timon se croit parfait depuis qu'il n'aime rien:
Il faut que l'on soit homme avant d'être chrétien.
Je suis homme, et d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature, attentive à remplir vos desirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté tout entière :
Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence;
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.

Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des moments plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaisirs! c'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos cœurs répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
« Ménagez, défendez, conservez votre vie. »
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel: Dieu nous chérit, il s'aime;
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis :

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
  Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions :
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses desirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis pour un plaisir plus grand.
Mais que, fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, et la société :
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
  Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être :
Dieu, si nous l'en croyons, serait servi par nous
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie
Que le fer a privés des sources de la vie.
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.

Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Épictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines :
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours :
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude :
Voilà mes passions; mon ame en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :

Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

VARIANTES

DU CINQUIÈME DISCOURS.

Cette piéce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, et tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfesant. (Édit. de 1748.)

v. 11. Pascal se crut parfait alors qu'il n'aima rien.

v. 47. O moitié de notre être, amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniser, régne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple; il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, etc.

v. 88. Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme et peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus, et des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit; on vanta sa justice:
Mais bientôt, triste roi d'un état indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, et bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province;
Il rendit la mer libre, et l'état fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, etc.

V. 103. Voici la fin de ce discours dans les premières éditions :

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivés ;
Vous, dont la passion nouvelle et généreuse
Est d'éclairer la terre, et de la rendre heureuse ;
Grand prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Éternel?
Aidez ma voix tremblante et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés ;
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

NOTES

DU CINQUIEME DISCOURS.

v. 4. Nous prêcher la vertu pour la faire haïr.

Dans la *Mort de César* (acte II, sc. 1), Antoine dit à Brutus :

> Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
> Embrassa la vertu pour la faire haïr.

v. 56. Dieu nous a, par bonté, donné les passions.

Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions* des desirs vifs et continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, souffrir, parcequ'il n'y a aucun desir sans souffrance : desirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion; et le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs et continus appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le desir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels qui en soi sont indifférents, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables · mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées; et on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on

se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature. (Édition de 1748.)

v. 78. Que le fer a privés des sources de la vie.

Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentiments. (Édition de 1748.)

v. 87. Voilà votre portrait, stoïques abusés.

M. de Voltaire combat ici, comme dans le discours septième, la morale fausse et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. Il est un des premiers, parmi nos philosophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos passions naturelles vers un but utile que de chercher à les détruire; qu'un homme qui passerait sa vie à combattre en lui la nature serait fort inutile à ses semblables. Ce sont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de *l'Esprit* qui ont excité, avec si peu de raison, tant de scandale et d'enthousiasme. (Édit. de Kehl.)

v. 105. Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares.

Ce discours était adressé au roi de Prusse, alors prince royal. M. de Voltaire changea ces vers, et au témoignage de sa reconnaissance pour le prince royal il substitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, et les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ses expressions, *gravait pour l'immortalité.* C'était la vengeance la plus grande et la plus noble qu'un particulier pût exercer contre un souverain. Voyez aussi la variante du vers 68 de la seconde partie du *Poëme sur la loi naturelle.* (Édit. de Kehl.)

SIXIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

La voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux et Pascal en ont fait la satire ;
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu :
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature !
Sois l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure.
Chacun a dit son mot, on a long-temps rêvé ;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?
Je sais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule :
Là, pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude ; et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;

Sa voix trouble et séduit : est-on seul, on est sage.
Je veux l'être ; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits et du monde sensible ;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain ; cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit, resserré sous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère :
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Écoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre :
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous :
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure,
Ils y furent créés des mains de la nature ;
Ces montagnes de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger ;

Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.
Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,
Disait : tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne passait auprès, et, se mirant dans l'eau,
Il rendait grace au ciel en se trouvant si beau :
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs;
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'améne une ânesse;
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.
L'homme vint, et cria : « Je suis puissant et sage;
Cieux, terres, éléments, tout est pour mon usage :
L'océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe qui des nuits blanchit les sombres voiles
Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles :
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré :
Mais enfin, de ce monde et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être. »
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Réglent ces mouvements imparfaits à nos yeux,
En fesant tournoyer ces immenses planétes,

Disaient : « Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites. »
Puis de là sur la terre ils jetaient un coup d'œil :
Ils se moquaient de l'homme et de son sot orgueil.
Le Tien les entendit ; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
« Ouvrages de mes mains, enfants du même père,
« Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,
« Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
« Je suis le centre unique où vous répondez tous.
« Des destins et des temps connaissez le seul Maître.
« Rien n'est grand ni petit ; tout est ce qu'il doit être.
« D'un parfait assemblage instruments imparfaits,
« Dans votre rang placés demeurez satisfaits. »
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux lettré chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux arguments,
Plein de Confucius, et sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
« Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps ?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées ;
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ? »

« Tes pourquoi, dit le dieu, ne finiraient jamais :
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées :
Pars. » Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes et d'anneaux, et de longues comètes.
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles
Et des mondes réels et des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géants,
Fesant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable, et de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente : on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure ;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
Que sa vie est bornée ainsi que ses plaisirs ;
Que le travail, les maux, la mort, sont nécessaires ;
Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme et d'une ame soumise.

Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas ayant tout approuvé;
Mais il y murmura quand il fut arrivé:
Convertir un docteur est une œuvre impossible.
Matthieu Garo chez nous eut l'esprit plus flexible;
Il loua Dieu de tout! Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois,
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure;
L'homme, ce roi du monde, et roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, et comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grace; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-temps:
Et je vais te prouver par mes raisonnements....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.
C'est ainsi que ma muse avec simplicité

Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorsque, de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que, d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse
Je suivais la nature, et cherchais la sagesse;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie;
Amant de tous les arts et de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde, et du vil délateur;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

VARIANTE

DU SIXIÈME DISCOURS.

v. 138. Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le lettré, convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici-bas, etc.

NOTES

DU SIXIÈME DISCOURS.

v. 40. Que peut-être Fourmont prendra pour une fable.

Homme très savant dans l'histoire des Chinois, et même dans leur langue. (Édit de 1748.)

v. 87. Le Tien les entendit ;...

Dieu des Chinois. (Édit. de 1748.)

v. 149. Il loua Dieu de tout!...

Voyez la fable de La Fontaine intitulée *Le Gland et la Citrouille*, liv. IX :

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.
(Édition de 1748.)

v. 180. Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée....

M. de Vaucanson n'était encore connu que par son flûteur, son joueur de tambourin, ses canards. Il s'est illustré depuis en applicant son génie pour la mécanique à la perfection des arts, et il en a été récompensé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait ses automates que comme des *jeux d'enfants;* mais on avait tort de ne pas sentir que ces jeux d'enfants annonçaient un génie qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

v. 194 Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué.

Qu'il nous soit permis d'observer que nous avons vu M. de Voltaire à quatre-vingts ans tel que lui-même se peignait ici à quarante. (Édit. de Kehl.)

SEPTIÈME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

Le nom de la vertu retentit sur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire;
Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois;
Il s'est même glissé dans les traités des rois.
C'est un beau mot sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfants du système
De ce fou d'Écossais qui se dupa lui-même.
Qu'est-ce que la vertu? Le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien :
« La vertu, disait-il, est un nom sans substance. »
L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, et l'esprit en prières,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières,
Et, tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à sandale, engraissé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin

Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde!
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.
Qand l'ennemi divin des scribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres,
De cet air insolent qu'on nomme dignité
Le Romain demanda: Qu'est-ce que vérité?
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre :
Son silence éloquent disait assez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche;
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels :
« Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels. »
Voilà l'homme et sa loi, c'est assez : le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
Le fuir est très bien fait, le servir encor mieux :
A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs, et ces pas égarés?
Contre un siécle indévot plein d'une sainte rage,

Tu cours chez ta béate à son cinquième étage :
Quelques saints possédés dans cet honnête lieu
Jurent, tordent les mains, en l'honneur du bon Dieu;
Sur leurs trétaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, et, des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmottant son *Ave:*
Le boiteux saute, et tombe, et sa sainte famille
Le raméne en chantant, porté sur sa béquille;
Le sourd au front stupide écoute et n'entend rien;
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit, et qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je sais que ce mystère a de nobles appas,
Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons; mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus.
Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible,
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
J'entends : il fait haïr sa place et son pouvoir;
Il fait des malheureux par zéle et par devoir :
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule, et donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait justice!
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service;
Le juste est bienfesant. On conte qu'autrefois

Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais catholique;
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein :
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile.
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas !
De ce roi bienfesant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux et discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui, dans un doux loisir,
Loin du mal et du bien, vivez pour le plaisir?
Non; je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grace, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,

Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
Certain législateur, dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas:
Ce mot est *bienfesance:* il me plaît; il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole et mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée;
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

VARIANTES

DU SEPTIÈME DISCOURS.

Ce discours fut d'abord adressé à Racine le fils, auteur d'un poëme janséniste sur la grace.

Il commençait alors de la manière suivante :

J'ai lu les quatre points des sermons poétiques
Qu'a débités ta muse, en ses vers didactiques;
Peut-être il serait mieux de prêcher un peu moins,
Et d'imiter Gresset, qui, sans art et sans soins,
Dans un style rapide et vif avec mollesse,
Peint les plaisirs du sage, et chante la paresse.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle austérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarré de grave et de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que surcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raison du masque de Marot.
Il faut parler français. Boileau n'a qu'un langage,
Son style est clair et pur; il prouve un esprit sage :
Suis cet exemple heureux, laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Instruis-moi donc, poursuis, parle, et dans tes discours
Définis la vertu, que tu chantas toujours.
C'est un beau mot sans doute, etc.

On retrouve quelques uns des derniers vers dans le troisième discours *sur l'Envie*.

V. 13. Après ce vers, il y avait:

Hermotime, il est temps de rompre le silence;
Il est temps que ma voix défende en liberté
La cause de Dieu même et de l'humanité.
Qui se tait la trahit; l'intérêt de la terre
Force encore un profane à remonter en chaire.
Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Est le texte, la fin, l'ame de mes discours *.
    Quand l'ennemi divin, etc.

V. 67. Premières éditions :

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissants:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressants?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire,
Tandis qu'entouré d'or, et même de Cloris,
Tu vis dans la mollesse en damnant tout Paris?
    Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la justice;
C'est un homme incrédule, et qu'il faut qu'on punisse:
Ce n'est pas aux élus, par la grace éprouvés,
A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés.
Voilà donc ta réponse, ame farouche et dure!
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature!
Et, puisque par son nom tout doit être nommé,
Quel détestable vice en vertu transformé!
    Ce magistrat, dit-on, est sévère, etc.

Dans les éditions suivantes on lisait :

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissants:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressants?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
    Ce magistrat, etc.

* Et cela a été vrai soixante ans. (Édit. de Kehl.)

V. 90. Premières éditions:

Alors d'un ton de père et d'un regard tranquille
Le roi lui répondit : Modérons nos rigueurs.
Je sais quel est Timante, et je hais ses erreurs;
L'esprit de l'hérésie infecta sa province;
Mais son cœur est français, son bras est à son prince.
Vous grossissez ici ses faibles attentats,
Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas!
Je le fais à l'instant gouverneur de la ville
Où vos sévérités conseillent qu'on l'exile.
Allez de mes bienfaits l'assurer aujourd'hui,
Et, sans plus l'accuser, servez-moi comme lui.
Ce roi, je l'avouerai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète;
Au faible et doux Cyrus, tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur et des soins d'un souper?
Non; je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin:
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi qui vas nous quitter, magistrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre et fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la sagesse
N'est point le triste fruit d'une austère rudesse;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain législateur, etc.

L'édition de 1748 présente une seule différence; on y lit:

> Non à toi, Mannori, bateleur mercenaire,
> Qui, vendant bassement ta stupide colère, etc.

Et une note appelle Mannori un « mauvais avocat, qui, « manquant de causes et de pain, avait souvent reçu l'au- « mône de l'auteur, et qui plaida ensuite contre lui ridicu- « lement. »

Mannori avait été l'avocat de Travenol dans son procès contre Voltaire, en 1746. C'était en 1744 qu'il avait reçu des bienfaits de Voltaire.

Dans quelques autres éditions on lisait:

> Au cœur ferme et sublime
> Qui sut gagner mon cœur en forçant mon estime,
> A ce sage guerrier, considéré des rois,
> Éloquent pour autrui, muet sur ses exploits;
> Je le donne à Normand....

Normand et Cochin étaient des avocats célèbres alors. Par ce *sage guerrier*, M. de Voltaire désigne le maréchal d'Étrées, doyen de l'académie française; il s'était rendu cher aux gens de lettres en s'opposant a une cabale de prêtres qui voulaient faire exclure de l'académie l'auteur des *Lettres persanes*.

Le magistrat dont parle l'auteur est M. le comte d'Argental, ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conseiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique, mais il n'accepta point cette place. Il quitta sa charge de conseiller au parlement, parceque l'absurdité et la barbarie de notre jurisprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami constant de M. de Voltaire depuis sa jeunesse jusqu'à la mort de ce grand homme, et l'a soutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puissants pouvaient lui donner. Cette amitié si constante est une des meilleures réponses qu'on puisse faire ici

à cette foule de détracteurs de M. de Voltaire, qui, bien sûrs que son génie est au-dessus de leurs atteintes, ont recours à la honteuse ressource de calomnier sa personne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
Quatrième discours.

Et c'est sur-tout pour les amitiés longues et inaltérables que ce vers est vrai.

NOTES

DU SEPTIÈME DISCOURS.

v. 11. Qu'est-ce que la vertu? Le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien.

Voyez dans le *Dictionnaire philosophique*, article VERTU, notre note à propos du prétendu blasphème de Brutus. (L. D. B.)

v. 52. Ces élans convulsifs, et ces pas égarés....

Les convulsionnaires. (Édit. de 1748.)

v. 117. Certain législateur dont la plume féconde....

L'abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfesance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle législateur parcequ'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions. (Édit. de 1757.)

SATIRES.

SATIRES.

LE BOURBIER.

1714.

Pour tous rimeurs, habitants du Parnasse,
De par Phébus il est plus d'une place;
Les rangs n'y sont confondus comme ici :
Et c'est raison. Ferait beau voir aussi
Le fade auteur d'un roman ridicule
Sur même lit couché près de Catulle ;
Ou bien La Motte ayant l'honneur du pas
Sur le harpeur ami de Mécénas :
Trop bien Phébus sait de sa république
Régler les rangs et l'ordre hiérarchique ;
Et, dispensant honneur et dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Riants jardins, non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure :
Ce sont jardins ornés par la nature.
Là sont lauriers, orangers toujours verts;
Séjournent là gentils feseurs de vers.
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,
Dieux qu'à genoux le bon Dacier révère,

D'un beau laurier y couronnent leur front.
Un peu plus bas, sur le penchant du mont,
Est le séjour de ces esprits timides,
De la raison partisans insipides,
Qui, compassés dans leurs vers languissants,
A leur lecteur font haïr le bon sens.
Adonc, amis, si, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que La Motte ayez desir de voir,
Retenez bien qu'illec est son manoir.
Là ses consorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs presque en naissant fanées,
D'un sol aride incultes nourrissons,
Et digne prix de leurs maigres chansons.
Cettui pays n'est pays de Cocagne.
Il est enfin, au pied de la montagne,
Un bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait sentir très malplaisante odeur
A tout chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi soient nommés.
Mais quand verrez chansonniers, feseurs d'odes,
Rogues corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, abbés, brocanteurs, jetonniers,
D'un vil café superbes casaniers,
Où tous les jours, comme Rome et la Gréce,
De maldisants se tient bureau d'adresse,
Direz alors, en voyant tel gibier :
« Ceci paraît citoyen du bourbier. »

De ces grimauds la croupissante race
En cettui lac incessamment coasse
Contre tous ceux qui, d'un vol assuré,
Sont parvenus au haut du mont sacré.
En ce seul point cettui peuple s'accorde,
Et va cherchant la fange la plus orde
Pour en noircir les menins d'Hélicon,
Et polluer le trône d'Apollon.
C'est vainement; car cet impur nuage
Que contre Homère, en son aveugle rage,
La gent moderne assemblait avec art,
Est retombé sur le poëte Houdar :
Houdar, ami de la troupe aquatique,
Et de leurs vers approbateur unique,
Comme est aussi le tiers état auteur
Dudit Houdar unique admirateur;
Houdar enfin, qui, dans un coin du Pinde,
Loin du sommet où Pindare se guinde,
Non loin du lac est assis, ce dit-on,
Tout au-dessus de l'abbé Terrasson.

NOTES

DU BOURBIER.

Le *Bourbier* parut d'abord dans les *Nouvelles Littéraires* de La Haie: 1715, t. I, pag. 151. Cette satire fut aussi imprimée sous le titre du *Parnasse*, notamment dans les *Poésies diverses de Voltaire* à la suite de *la Ligue ou Henri-le-Grand* (la Henriade): Amsterdam, Bernard, 1724, in-12. Madame Du Noyer, dans ses *Lettres historiques et galantes*, t. IV, édition de 1720, avait cité LE BOURBIER comme l'ouvrage « d'un jeune homme qui fait grand bruit à Paris par « ses poésies, qui s'appelle Arouet et est fils d'un trésorier « de la chambre des Comptes, lequel se trouvait alors en « Hollande avec le marquis de Châteauneuf, ambassadeur « de France. » Voltaire a voulu se venger dans ce petit poëme de Houdar de La Motte, qui avait fait regarder comme indigne du prix de l'Académie française l'ode *sur le vœu de Louis XIII*. (L. D. B.)

v. 5. Le fade auteur d'un roman ridicule.

Il s'agit ici de Jean de La Chapelle, auteur d'un roman, ridicule en effet, intitulé : les *Amours de Catulle*, 1680, 1 vol. in-12. Il fit depuis les *Amours de Tibulle*, en 2 vol., 1712-1713 : c'est un pitoyable mélange de plate prose et de vers plats. On se doute bien que cet auteur n'a rien de commun avec l'ingénieux Chapelle, ami de Bachaumont, si connu par ce voyage qui, comme l'a dit Voltaire,

Du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

(L. D. B.)

v. 14. Riants jardins, non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon.

Cet ami de Crébillon est Joseph-Bernard Soyrot, contrôleur-général des finances de Bourgogne, né en 1650 à Châtillon-sur-Seine, où il mourut le 27 avril 1730. Il avait créé dans cette ville des jardins délicieux qui depuis longtemps n'existent plus. Soyrot était correspondant de l'Académie des sciences; il fut lié avec La Monnoye, Crébillon, le président Bouhier, le comte de Bussi-Rabutin, et autres gens de lettres. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits. (L. D. B.)

LA CRÉPINADE.

Le diable un jour, se trouvant de loisir,
Dit : « Je voudrais former à mon plaisir
« Quelque animal dont l'ame et la figure
« Fût à tel point au rebours de nature,
« Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
« Y reconnût mon portrait tout craché. »
Il dit, et prend une argile ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné ;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade ;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur.
Rien n'épargnait : il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.

Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira;
Endoctrina, gouverna son ouaille;
Puis dit à tous : « Il est temps qu'il rimaille. »
   Aussitôt fait l'animal rimailla,
Monta sa vielle, et Rabelais pilla;
Il griffonna des *Ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *Aïeux chimériques;*
Dans les cafés il fit le bel esprit;
Il nous chanta Sodome et Jésus-Christ;
Il fut sifflé, battu pour son mérite,
Puis fut errant, puis se fit hypocrite;
Et, pour finir, à son père il alla.
Qu'il y demeure. Or, je veux sur cela
Donner au diable un conseil salutaire :
Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin.
Ce n'est le tout d'envoyer son semblable
Pour nous tenter : Crépin, votre féal,
Vous servant trop, vous a servi fort mal :
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTES

DE LA CRÉPINADE.

J. B. Rousseau avait fait une satire intitulée *la Baronade*, contre le baron de Breteuil son bienfaiteur, dont il avait été le secrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de Voltaire que par zèle pour la religion : hypocrisie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuses, et banni pour crime de subornation. Ces circonstances rendent cette satire excusable : l'ingratitude et l'hypocrisie doivent être traitées sans ménagement. (Édit. de Kehl.)

Voltaire a donné à cette satire le titre de Crépinade à cause de la profession du père de J. B. Rousseau, honnête cordonnier de Paris, dont le fils avait la sottise de rougir. Crépinade vient de Crépin : on sait que Crispin (*Crispinus*) ou Crépin avait, ainsi que son camarade Crépinien, transféré son échoppe de savetier d'Athènes à Soissons, à la suite de ce Denys l'aréopagite, qui pourtant ne vint pas dans les Gaules, et n'est autre chose que Bacchus (*Dionysios*). (L. D. B.)

LE MONDAIN.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

SUR LE MONDAIN ET SUR SA DÉFENSE.

Ces deux ouvrages ont attiré à M. de Voltaire les reproches non seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans la *Défense du Mondain.* Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre et celles des arts, c'est-à-dire autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes, bornés au simple nécessaire, sont exposés à en manquer. D'ailleurs l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier, puisqu'un homme et une femme qui ont de quoi se nourrir et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfants que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point souffre, et l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en pro-

priété plus que le nécessaire, et que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, et par conséquent le luxe y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses et de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité; mais si elles établissent le partage égal des successions; si elles n'étendent point trop la permission de tester; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie toute leur liberté naturelle; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance; si aucune grande place n'est héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature, et la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie, le luxe n'est point un mal; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en fesant vivre le pauvre aux dépens des fantaisies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourrisse des doreurs, des brodeuses ou des peintres, que s'il employait son superflu, comme les anciens Romains, à se faire des créatures, ou bien, comme nos anciens seigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines, ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe: elle n'existe que parcequ'un individu de l'espèce humaine en peut acheter ou soumettre un autre.

Il est vrai que le luxe le plus innocent, celui qui consiste à jouir des délices de la vie, amollit les ames, et en leur rendant une grande fortune nécessaire, les dispose à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices

sont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquents dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien; les mœurs seront moins corrompues; les ames pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un état, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de Voltaire; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique qu'il y eût en France quand il composa cette satire.

Quand à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne Mentor à Idoménée[1], quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, sur-tout dans une grande société; et il faut avouer que cette division des citoyens en classes distinguées entre elles par les habits n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

[1]* *Télémaque*, liv. VI. (L. D. B.)

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué, sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de Voltaire valait mieux que ceux qu'on regrette tant n'est point particulière à cet illustre philosophe; elle est celle de beaucoup d'hommes très éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, sur-tout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave, et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait J. J. Rousseau; car c'est précisément parceque le commerce, l'industrie, le luxe, lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de Voltaire en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un honnête homme, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sybarite et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN.

1736.

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le régne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents;
Moi je rends grace à la nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espéce.
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siécle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux

Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Q'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo n'est point du siécle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la séve
Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance:
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour-lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que fesais-tu dans les jardins d'Éden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Caressais-tu madame Ève ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure un peu mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux

N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet, et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.
Or, maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrége et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain.
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
J'en vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître :
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,

Moitié dorée, et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené ;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur deux pavés le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.
Le plaisir presse ; il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie ;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Cloris, Églé, me versent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon ;
Il part, on rit ; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers et de nouveaux plaisirs.
Or, maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,

Votre Salente, et ces murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance;
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que par l'orgueil séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis.

VARIANTES

DU MONDAIN.

v. 7*. Tant décrié par nos pauvres docteurs.

v. 31*. Nos bons aieux vivaient dans l'innocence.

v. 46. Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Je crois te voir dans un recoin d'Éden,
En secouant madame Ève, ma mère,
Deux singes verts, deux chèvres pieds fourchus,
Sont moins hideux au pied de leur feuillée.
Par le soleil votre face hâlée,
Vos bras velus, votre main écaillée,
Vos ongles longs, crasseux, noirs, et crochus,
Votre peau bise, endurcie, et brûlée,
Sont les attraits, sont les charmes flatteurs,
Dont l'assemblage attise vos ardeurs.
Bientôt lassés, etc.

V. 46*. Édition de 1744; on trouve ce passage avec ces différences :

Mon cher Adam, *mon vieux et triste père*,
Je crois te voir *en* un recoin d'Éden
Grossièrement forger le genre humain
En *tourmentant* madame Ève, ma mère.
Deux singes verts, deux chèvres pieds fourchus,
Sont moins hideux au *fond* de leur feuillée.
. . . .
. . . .
Dont l'assemblage *allume* vos ardeurs.
Bientôt lassés, etc.

v. 93*. Le tendre amour s'enivre de faveurs.

v. 99*. Il va siffler le *Jason* de Rousseau.

v. 107. Avec éclat fait voler son bouchon.

v. 113*. Or, maintenant, Mentor et Télémaque.

v. 125*. Jardin fameux par Ève et par sa pomme
C'est bien en vain que tristement séduits.

NOTES

DU MONDAIN.

Cette pièce est de 1736. C'est un badinage dont le fond est très philosophique et très utile: son utilité se trouve expliquée dans la pièce suivante. Voyez aussi la lettre de M. de Melon à madame la comtesse de Verrue. (Édit. de 1748.)

v. 1-8. Regrettera qui veut le bon vieux temps,
. . . .
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.

Ces vers sont imités d'Ovide, *Art d'aimer*, III, 121-122.

« Prisca juvent alios; ego me nunc denique natum
« Gratuler hæc ætas moribus apta meis. »

(L. D. B.)

v. 37. Martialo n'est point du siècle d'or.

Auteur du *Cuisinier Français*. (Édition de 1748.)

v. 72. C'est Bouchardon qui fit cette figure.

Fameux sculpteur, né à Chaumont en Champagne. (Édit. de 1748.)

v. 73. Et cet argent fut poli par Germain.

Excellent orfévre, dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût. (Édit. de 1748.)

Germain est auteur d'un livre de Principes d'orfévrerie contenant plus de 200 dessins. In-4°, 1748. Voir le *Mercure* de novembre 1747. (L. D. B.)

v. 94. Il faut se rendre à ce palais magique.

L'Opéra. (Édit. de 1739.)

v. 129. Le paradis terrestre est où je suis.

Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non seulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'Alzire. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du Mondain à un prêtre nommé Couturier, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire. (Édit. de 1757.)

LETTRE[1]

DE M. DE MELON,

CI-DEVANT SECRÉTAIRE DU RÉGENT DU ROYAUME,

A MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'ai lu, madame, l'ingénieuse *Apologie du luxe;* je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Essai politique sur le commerce,* combien ce goût des beaux-arts et cet emploi des richesses, cette ame d'un grand état qu'on nomme *luxe,* sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts[2]?

[1] Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736. (Édit. de 1757.)

[2] Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, aux-

Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre, voilà vingt mille hommes au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, etc.

quels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide. (Édition de 1757.)

LETTRE

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARÉCHAL-GÉNÉRAL [1].

Voici, monsieur le comte, la *Défense du Mondain;* j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard.

> Omnis Aristippum decuit color et status et res.
>
> Epist. XVII; lib. I, v. 23.

Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxe et des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent, et souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais;

> Cœna ministratur pueris tribus.
>
> Sat. VI; lib. I, v. 116.

[1] Cette lettre n'avait pas encore paru: elle a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de Saxe. (Édit. de 1771.)

Les poëtes de ce temps-ci, sous un Mécène tel que le cardinal de Fleuri, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissants;
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage;
Le plaisir sied très bien au sage:
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

VOLTAIRE.

DÉFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

1737.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : « Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné. »
— « Damné ! comment ? pourquoi ? » — « Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue. »

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint.
Lors je lui dis : « Pour Dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? »—« Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élu :
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu. »
—« Et ce café, dont après cinq services
Votre estomac goûte encor les délices? »
—« Par le Seigneur il me fut destiné. »
—« Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée;
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuisé pour vous plaire.
« O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; et, dans votre prochain,

Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un régne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins, regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance.
Le goût du luxe entre dans tous les rangs:
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
J'entends d'ici des pédants à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denys d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en *us*,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes;

Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main du vainqueur. »
—« C'est fort bien dit, mes maîtres; je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les dieux, par hasard,
Fesaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or sous Lucullè.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
« Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait, par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'homie
Eût tout perdu par pure économie:
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant, et de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.

Je veux ici vous parler d'un autre homme ,
Tel que n'en vit Paris , Pékin , ni Rome :
C'est Salomon , ce sage fortuné ,
Roi philosophe , et Platon couronné ,
Qui connut tout , du cèdre jusqu'à l'herbe :
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses desirs
L'argent et l'or, mais sur-tout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage. »
—« Mille? »—« On le dit , c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une , et c'est assez pour moi ,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi. »
Parlant ainsi , je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves ;
Mon doux béat très peu me répondait ,
Riait beaucoup , et beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

NOTES

DE LA DÉFENSE DU MONDAIN.

Voltaire dans son *Avertissement*, mis en tête de l'*Éloge et pensées de Pascal*, 1778, in-8°, raconte ce qui suit : « Je me « souviens, dit-il, que le jésuite Buffier, qui venait quel-« quefois chez le dernier président de Maisons, mort trop « jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, « lui dit : *Et ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo.* « Le jeune Maisons, qui étudiait alors Térence, lui demanda « si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque*. Non, dit « Buffier, c'est la Sagesse elle-même qui parle ainsi dans son « premier chapitre des Proverbes. » B.

v. 94. Ils arboraient du foin pour étendards.

Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains. (Édition de 1748, extrait d'une note plus longue de l'édition de 1739.)

v. 115. Quit connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe.

Et disputavit super lignis à cedro quæ est in Libano usquè ad hyssopum quæ egreditur de pariete. (*Les Rois,* liv. III, chap. IV, v. 33.) (L. D. B.)

SUR L'USAGE DE LA VIE.

POUR RÉPONDRE AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

Sachez, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre.
Les plaisirs dans l'âge tendre
S'empressent à vous flatter :
Sachez que pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude ;
Quittez les jeux pour l'étude :
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés

Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés :
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge,
Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons ;
Et tandis que l'aigle altière
S'applaudit de sa carrière,
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomèle
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi.
On voit souvent plus d'un roi

Que la tristesse environne ;
Les brillants de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui :
Ses mousquetaires, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergère
Soupirent également ;
Et si leur ame diffère,
C'est en un point seulement :
Philis a plus de tendresse,
Philis aime constamment,
Et bien mieux que son altesse...
Ah! madame la princesse,
Comme je sacrifierais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse !
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.

VARIANTES

SUR L'USAGE DE LA VIE.

V. 56. Toutes les éditions que je connais portent :

Ses valets de pied, ses pages.

C'est dans une copie de la main de Longchamps, secrétaire de Voltaire, que j'ai trouvé la version que je donne. B.

v. 66. O czarine, archiduchesse,
Comme je sacrifierais, etc.

LE PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS,

DE FEU M. VADÉ;

MIS EN LUMIÈRE

PAR CATHERINE VADÉ,

SA COUSINE.

1758.

A MAITRE

ABRAHAM CHAUMEIX.

Comme il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin Vadé, je vous le dédie. C'est mon *Vade mecum :* vous direz sans doute *Vade retrò*[1]*;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'état, contre la religion, les mœurs, etc.; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin Vadé.

Faites l'analyse de l'ouvrage; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en souvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes*[*] que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnements et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme si c'était un mandement d'évêque, ou le Nouveau-Testament

[1] C'est le mot de Jésus à l'apôtre Pierre. (Saint Marc, ch. VIII, v. 33.) (L. D. B.)

[*] Abraham Chaumeix avait fait un livre intitulé : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, etc. (Édit. de Kehl.)

de frère Berruyer. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi que tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques;* 27 mars 1758.

LE PAUVRE DIABLE.

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grace, instruisez-moi?
    — Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
    — J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez; déja l'hiver
A disparu; déja gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre:
Du duc Broglie osez suivre les pas:
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
    — Il n'est plus temps; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence:

C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts Francs-Comtois,
En botte, en guêtre, et sur-tout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les méne à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes :
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre imprudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,

Fermier du roi, conseiller, intendant:
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
— Hélas! monsieur, déja je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains desirs pour jamais sont passés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpents;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon,
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,

Frappe la terre, et bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît : son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pecquet, un Pleneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs ;
Je croyais même avoir des protecteurs.
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que fesais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,

De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin un jour qu'un sur-tout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, pensif, et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon :
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,

Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
  Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
  M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase;
Je lui contai tous les tours du croquant :
« Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
« Fréron me vole, et pauvreté m'afflige. »
  « De ce bourbier vos pas seront tirés,
« Dit Pompignan, votre dur cas me touche :
« Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
« Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
« Avec le temps un jour vous les vendrez :

« Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
« De Zoraïd; la scène est en Afrique;
« A la Clairon vous le présenterez;
« C'est un trésor : allez, et prospérez. »
 Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint auteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denêle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La Dangeville est plaisante et moqueuse :
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
 De vers, de prose, et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilége
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable

Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
  Je crois mon homme, et je vais à Versaille :
Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
  L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bon-homme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser :
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
  L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;

Mais un bâtard du sieur de La Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je baille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure et qui brave à-la-fois,
Dans son jargon, Melpoméne et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grace
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma piéce.
— Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis, quel est-il?
— Cette maison d'une nouvelle espéce,

Où je restai long-temps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énerguménes,
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent:
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut: le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots
De compliment, me tint ce beau propos:
« J'ai, comme toi croupi dans la bassesse,
« Et c'est le lot des trois quarts des humains:
« Mais notre sort est toujours dans nos mains.
« Je me suis fait auteur, disant la messe,
« Persécuteur, délateur, espion;
« Chez les dévots je forme des cabales:
« Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
« Pour les combattre et pour me faire un nom,
« Pieusement semant la zizanie,

« Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
« Imite-moi, mon art est assez bon;
« Suis, comme moi, les méchants à la piste;
« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
« Au géomètre; et sur-tout prouve bien
« Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :
« Du rigorisme embouche la trompette;
« Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
— C'est fort bien fait; si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère?
— Las! où courir dans mon destin maudit!
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat, malgré lui, m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.

Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'éléve, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois;
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire:
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agréments divers,
On me propose un très bon mariage;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinagne,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'Église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du Palais-Royal.
Avec éclat j'entretins donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux;
Billets de change étaient mes billets doux:
Je conduisais ma Laïs triomphante,

Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture !
Un petit peigne orné de diamants
De son chignon surmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtements ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où sa peau blanche et ferme, autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier-général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
   Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de Mémoire,

Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espéce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse :
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
    Écoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conseiller ;
Tu n'a point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier :
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
— Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte ;

Va dans ta loge; et sur-tout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier; mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.

VARIANTES

DU PAUVRE DIABLE.

Ces variantes sont recueillies pour la première fois. Nous les tirons d'une édition de juillet 1760.

v. 117*. Le vin mousseux, le Xerès, le vin grec.

v. 124*. Vêtit à cru ma pauvre nudité.

v. 149*. Je critiquai, sans esprit et sans choix;
Et je mentis, pour dix écus par mois,
Comme un laquais; je parvins à déplaire
Même en province, à tel point que parfois
De nos écrits on fit de vils emplois.
Quel fut le prix d'une telle manie?

v. 155*. Avait gaufré de nobles fleurs de lis,

v. 282*. Qu'avec ses saints je m'étais caché là.

v. 295*. L'assaisonnant d'un peu de calomnie.
Imite-moi, mon sort est assez bon.

v. 304*. Le cœur encor navré de ma disgrace.

v. 383*. Sifflés, sifflants, chansonnants, chansonnés.

NOTES

DU PAUVRE DIABLE.

On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile, leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes et d'espérances, et meureut dans la misère. (Édition de 1775.)

v. 16. Du duc Broglie osez suivre les pas.

Victor-François duc de Broglie, né le 19 octobre 1718, créé maréchal de France le 16 décembre 1759, mort à Munster en 1804. B.

v. 32. Tous assiégeant la porte de Cremille.

M. de Cremille, lieutenant-général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de Belle-Ile. (Édit. de 1775.)

v. 52. Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.

Perse a dit :

« . . . . gigni
« De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti. »

Sat. III, v. 84.

Lucrèce s'était ainsi exprimé :

> « Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est.
> « Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti. »
> Liv. I, v. 206 et 791.

v. 96, 97. . . . . un Pecquet, un Pleneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf.

Pecquet était un premier commis des affaires étrangères; Pleneuf était un entrepreneur des vivres. (Édit. de 1775.)

Antoine Pecquet fut mis à la Bastille pour avoir composé un ouvrage satirique intitulé : *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse.* Amsterdam. (Paris, 1745, in-12.)

Berthelot de Pleneuf, riche financier, était un des premiers commis du chancelier Voisin. Il maria au marquis de Prie sa fille, qui était très belle, qui fut même assez célèbre par ses liaisons galantes, et qui mourut à 29 ans le 6 octobre 1727. (L. D. B.)

v. 125. Après midi, dans l'antre de Procope.

Fameux café vis-à-vis l'ancienne Comédie française. Il est encore connu sous son ancienne dénomination qu'il tient de François Procope Couteaux ou Cuto, né à Palerme en 1651. Ce Procope s'était établi à Paris vers 1670, et y avait fondé le premier café (boutique à café) que l'on eût vu en France; il mourut à Paris le 16 mars 1736, et eut pour successeur l'un de ses fils Laurent Alexandre Procope Couteaux. (L. D. B.)

v. 136. Cet animal se nommait Jean Fréron.

Fréron ne se nomme pas Jean, mais Caterin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756:

« Je ne hais pas la médisance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie. » Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice. (Édition de 1775.)

v. 144. Comme on jugeait du tout par la préface.

L'abbé Mercier de Saint-Léger, qui achetait de Fréron les livres nouveaux dont celui-ci rendait compte, ne trouvait d'ordinaire que la préface dont les feuillets fussent coupés.

v. 163. J'allai trouver Le Franc de Pompignan.

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un discours peu mesuré, et même très offensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de Metastasio; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement :

Tous mes ambassadeurs, irrités et confus,
Trop souvent de la reine ont subi les refus.
Voisin de ses états, faibles dans leur naissance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puissant, fils du maître des dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguisant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère;
Que sais-je? n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus : on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités et confus ont subi des refus, comment cet Iarbe pouvait-il croire que Didon se soumettrait sans peine à cet hymen glorieux? Iarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, où l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, et s'il est si furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épousera sans peine. Épouser quelqu'un sans peine, et déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient, sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on sous le faux nom de ses ambassadeurs? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que sais-je?... n'écouter qu'un transport amoureux. Que sait-il? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre; ils sont contents pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contents. (Édit. de 1775.)

v. 170-173. De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me TOUCHE :
Tenez, prenez mes *cantiques sacrés;*
Sacrés ils sont, car personne n'y TOUCHE.

Répétition du même mot pour la rime. Inadvertance qui a été commise par quelques poëtes, entre autres par Delille qui dit en parlant de la chèvre comparée à la brebis:

« La chèvre a des trésors qui ne lui cèdent *pas;*
» Ses enfants sont nombreux, son lait ne tarit *pas.* »
Géorgiques, liv. III.

(L. D. B.)

v. 176. De Zoraïd; la scène est en Afrique.

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose; il leur écrivit cette lettre:

« Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une se-« conde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne « vous connaissez pas en mérite, je me connais en procé-« dés; et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour « ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu « les personnes et les talents. Je suis, messieurs, autant que « vous méritez que je le sois, votre, etc. » (Édit. de 1775.)

v. 184. Le triste drame écrit pour la Denèle.

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là. (Édit. de 1775.)

v. 195. Gresset doué du double privilége.

Gresset, auteur du petit poëme de Ver-Vert, d'autres ou-

vrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Ver-Vert. Le contraste de son état et des termes de b..... et f..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissements imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle; tant le public est malin. (Édit. de 1775.)

v. 222. L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.

L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases; de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Polyanthe[1]. (Édition de 1775.)

[1] * Le *Polyanthea* est un recueil alphabétique (in-folio très épais) de définitions, d'apophthegmes, et de pensées tant en grec qu'en latin, tirés des auteurs de la Grèce et de Rome, et même de la Bible et des pères de l'Église. *Florilegii magni seu Polyantheæ floribus novissimis sparsæ libri XXIII*, et non pas XXII comme on l'a dit mal-à-propos dans quelques ouvrages.

(L. D. B.)

v. 227. Il compilait, compilait, compilait.

L'abbé Trublet rencontra Suard à l'époque où Voltaire venait de publier *le Pauvre Diable*, et ne put s'empêcher de faire l'éloge de cette charmante satire. « Voltaire, dit l'abbé, « n'a jamais rien fait de plus piquant et de plus plaisant. « A la vérité il me traite assez mal, mais les vers qu'il a faits « contre moi sont les plus spirituels qui soient sortis de sa « plume. » Alors il récita à Suard les vers du *Pauvre Diable* où il était question de lui, et étant arrivé à ceux-ci devenus proverbe :

« Il compilait, compilait, compilait;
« On le voyait sans cesse écrire, écrire.... »

il ajouta : « Un sot aurait pu faire ces vers-là, mais il ne les aurait pas laissés. » (L. D. B.)

v. 268. Un reste impur de ces énergumènes.

Il y avait en effet alors, auprès de l'hôtel de la Comédie italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils fesaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé Du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux fesaient des choses très extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fut endommagée ; on leur donnait des coups de bûche sur l'estomac sans les blesser ; et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en

langue vulgaire; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire, aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches. (Édit. de 1775.)

v. 284. Maître Abraham, après cinq ou six mots.

C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs. (Édit. de 1775.)

v. 348. Dont Marion fut servie assez mal.

Marion de Lorme, courtisane du temps du cardinal de Richelieu, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre, qui était fort généreux. (Édit. de 1775.)

v. 357. Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevarts de Paris, que M. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'Opéra couvertes de diamants; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes où il y avait autant de diamants que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse. (Édit. de 1775.)

Le Portier des Chartreux est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée *le Bord..* [1]. L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans

[1] * *Le Bord.. ou le J...-F.... puni* est une petite comédie obscène en trois

l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes. (Édition de 1775.)

actes et en prose qui parut en 1736, in-8°. Elle est du comte de Caylus ainsi que l'indique ici Voltaire qui se trompe en attribuant à ce savant *le Portier des Chartreux* dont le véritable auteur est l'avocat Gervaise. (L. D. B.)

LA VANITÉ.

1760.

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux petillent de fureur?
Réponds donc.—L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
—L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué!
—Ah! j'ai fait un discours et l'on s'en est moqué!
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice;
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre:
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir; en un mot, les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La cour te croira fou: reste chez toi, bon homme.
—Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.

On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques,
Et ma prose aux quarante! Un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement:
L'intérêt du public se joint à ma vengeance;
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi;
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énurgumène
De son plaisant délire amusait les passants.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidèle copiste,
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel-esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore:
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collège est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village;

Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et sur-tout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau:
Ci-gît qui ne fut rien.—Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose:
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

NOTES

DE LA VANITÉ.

Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots : « Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont « occupées de mon discours. Le roi l'a voulu voir; toute la « cour l'a voulu voir. » Il dit dans un autre endroit que « sa « naissance est encore au-dessus de son discours *. » Un frère de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monsieur; et pour le corriger il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut. (Édit. de 1760.)

v. 5. L'univers doit venger mes injures.

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : « Il « faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont « occupées de mon discours à l'académie. »

Et comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée: *La Vanité.* Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très pardonnable de se défendre. (Édit. de 1775.)

v. 23. Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés.

Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là. (Édit. de 1775.)

* Voyez ci-après la note relative au vers 67 du *Russe à Paris*.

v. 26. Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques.

C'est la prière de Pope, connue sous le nom de *Prière du déiste.* Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non seulement parcequ'on permet beancoup de choses aux poëtes, mais parcequ'on était las de persécuter Pope, et, sur-tout, parcequ'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. Le Franc de Pompignan la traduisit en vers français; mais après l'avoir traduite il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris, dans son discours de réception à l'académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons, et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déja dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite. (Édit. de 1775.)

v. 42. Des nouvelles du temps infidèle copiste.

C'est le gazetier des *Nouvelles ecclésiastiques;* on en a déja parlé ailleurs.

C'est en effet une chose assez plaisante que l'importance mise par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reste du monde, méprisées dans Paris par tous les gens de bon sens, et connues seulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulsionnaires. Le gazetier ecclésiastique assura dans plusieurs feuilles que les temps d'Arius et d'Athanase avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événements les plus funestes depuis qu'on avait mis un porte-dieu à Bicêtre et un colporteur au pilori. (Édit. de 1775.)

v. 71. Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau.

Piron, auteur de *la Métromanie,* jolie pièce qui a eu

beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe, qui commence par ce vers :

> Ci-gît... qui? quoi? Ma foi, personne, rien.
>
> (Édit. de 1775.)

v. 82. Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

Ce fut devant le président Hénault que le dauphin père de Louis XVI, ayant rencontré le marquis de Pompignan qui avait l'air bouffi d'orgueil et de suffisance, s'écria :

> « Et l'ami Pompignan pense être quelque chose! »
>
> (L. D. B.)

LE RUSSE A PARIS.

1760.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Nous avons rétabli les notes de cette satire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en supprimer quelques unes. Ce qui occupait les esprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut se rappeler, en les lisant, l'époque où elles ont été faites, et la nécessité où se trouvait M. de Voltaire de dévoiler l'hypocrisie des hommes qui, sous le masque du patriotisme comme sous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de Louis XV des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie ou blessé leur orgueil.

LE RUSSE A PARIS.

PETIT POÈME EN VERS ALEXANDRINS,
COMPOSÉ A PARIS, AU MOIS DE MAI 1760, PAR M. IVAN ALÉTHOF,
SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE RUSSE.

Tout le monde sait que M. Aléthof ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme Horace, *irasci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur Gauchat, et un discours du sieur Le Franc de Pompignan, le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentiments d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Église grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'est grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, et un style beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

1760.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs, et les lois?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse,
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton,
Et, de ce grand projet utile à cent couronnes,
Avec un quart de cercle enlever deux Lapones?
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous;
Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vastes états vous touchez à-la-fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois:
Le héros de Nerva sentit votre vaillance;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;

Les hardis Prussiens ont été terrassés :
Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour ;
Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
Ces piquantes Bouillon, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
Tandis que plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert, en vos heureux remparts,
Ranimait l'industrie et rassemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France,
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwell,
Effrayaient la Tamise et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.

Le temps doit augmenter la splendeur de l'état;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux;
Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons souvent de belles remontrances;
Et le nom d'Ysabeau, sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas:
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats...

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius... la bulle... ses mystères:
De deux sages partis les cris et les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions, et des réquisitoires,
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits,
Plus que Palissot même, occupe nos esprits;
Nous quittons et la Foire et l'Opéra-Comique,

Pour juger de Le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit, *à tout l'univers*,
Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers.
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères ;
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler
Fixer, comme Le Franc, les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudente,
Cet ouvrage immortel que le pur zéle enfante,
Le *Journal du Chrétien*, le *Journal de Trévoux*,
N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites si rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !
Hélas ! en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athène,

Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talents que je cherche à connaître
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé:
Nous avons parmi nous des pères de l'Église.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet,
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonnotte, et tant d'autres;
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siécle profane instructeurs généreux,
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Écrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs:
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.

Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière : oh! son régne est passé;
Le siécle est bien plus fin ; notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée:
Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau;
Au lieu du *Misanthrope* on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez : mais parlons sans détour:
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talents comme de la finance;
La disette aujourd'hui succéde à l'abondance :
Tout se corrompt un peu, si je vous ai crompris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux-esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? ah, grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,

Déja de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énerguméne aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie;
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur, à Bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus:
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite,
Ces petits protecteurs sans place et sans mérite,
Ennemis des talents, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi, qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance;
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux:
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie! il aurait cet excès d'insolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il est sans mœurs et sans religion;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins,
De *Marie Alacoque*, et de la *Fleur des saints*.
Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre et sage et méritoire.

Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte:
Mais n'imaginez pas que, tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris:
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,
Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit sens ma patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

VARIANTE

DU RUSSE A PARIS.

v. 147, 148. Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la basse débauche obscurément vautré.

NOTES

DU RUSSE A PARIS.

v. 8. Geler auprès du pôle aplati par Newton.

Ce furent Huyghens et Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, selon Newton, est d'un deux cent trentième, et, selon Huyghens, d'un cinq cent soixante et dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au sud qu'au nord. De là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme Newton et Huyghens l'avaient prouvé par une

théorie sûre. C'était tout justement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, et la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en Sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des sciences se rétracta au bout de vingt ans, et Fontenelle avoua dans son histoire que, si les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fesait voir qu'on s'était non seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était trompé aussi dans les mesures. (Édition de 1771.)

Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il est prouvé que la terre est aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraissent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de Newton que de celle de Huyghens; ce qui confirme ce qu'avait découvert Newton, que la force de la pesanteur est le résultat de la force attractive de tous les éléments de la terre, et non une force dirigée vers le centre, suivant l'hypothèse de Huyghens; mais les observations du pendule ne sont pas d'accord avec les mesures des degrés du méridien, dans l'hypothèse de la terre homogène, et ces mesures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière. (Addition et correction de l'édition de Kehl.)

v. 9. Et, de ce grand projet utile à cent couronnes...

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleuri que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité. (Édit. de 1771.)

v. 10. Avec un quart de cercle enlever deux Lapones.

C'était deux filles de Tornéa, qui étaient sœurs. Le père

commença un procès criminel contre Maupertuis; mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier. (Édition de 1771.)

v. 31. Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que Louis XIV, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dansa avec mademoiselle de La Vallière et d'autres dames. (Édit. de 1771.)

v. 36. Racine, d'Henriette exprimant les douleurs.

Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de Bérénice. La princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, donna ce sujet à traiter à Corneille et à Racine. On sait comment Corneille en fit une tragédie aussi froide et aussi ennuyeuse que mal écrite; et comment Racine en fit une pièce très touchante, malgré ses défauts. (Édit. de 1771.)

v. 42. Sur cent châteaux ailés les pavillons de France.

Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre. (Édit. de 1771.)

v. 51. Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux.

Cela fut écrit en 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgraces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances, avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *culs noirs*. (Édit. de 1771.)

v. 54. Mais nous avons souvent de belles remontrances.

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent [1], et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant? (Édit. de 1760.)

v. 55. Et le nom d'Ysabeau, sur un papier timbré.

Greffier au parlement de Paris. (Édit. de 1760.)

v. 62. ... Jansénius... la bulle... ses mystères.

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'ignore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes; que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours, et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain; mais on était accoutumé à cette honte. (Édit. de 1771.)

v. 64. Et des billets sacrés payables chez les morts.

Valère Maxime (lib. II, cap. 6, *de ext. Instit.*) dit que les

[1] * Chamfort cite à ce sujet l'anecdote suivante: Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie; le duc répondit que non. Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne.—Ah! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le Vendredi-Saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. (L. D. B.)

druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde.

v. 65. Et des convulsions, et des réquisitoires.

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes, qui jetèrent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très dangereuses. (Édit. de 1771.)

v. 67. Le Franc de Pompignan par ses divins écrits.

M. Le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi, page 17: « Il faut que tout l'univers sache que.... le roi s'est occupé « de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, « mais comme d'une productiou digne de l'attention par-« ticulière des souverains *. »

Quel producteur que ce Pompignan! quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

Ce même Le Franc de Pompignan dit, page 10 : « Un « homme de ma naissance et de mon état. » La naissance de Le Franc!

Ce même Le Franc de Pompignan dit encore que pendant qu'il était juge des aides en Quercy, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes*. Voici la prose utile de M. Le Franc de Pompignan. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majesté

* Ces mots ridicules se trouvent en effet dans le *Mémoire présenté au roi par M. de Pompignan, le* 11 *mai* 1760, in-4°.

daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces : c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple, nous l'en bénissons, nos enfants l'en béniront. M. Le Franc de Pompignan semble insulter à sa bienfesance; il lui dit: « Ces expériences ne rendront pas nos champs moins in« cultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos « campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement « que des forçats; on exerce sur eux des vexations horribles: « sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez « un royaume qui sera bientôt un désert.... »

Telle est la prose coulante et agréable du sieur Le Franc de Pompignan. Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie?

Le même Le Franc de Pompignan, auteur du *Voyage de Provence*, de *la Prière du déiste*, et de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs piéces de théâtre, dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Quercy, pour le punir de *la Prière du déiste*, parcequ'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers. (Édit. de 1760.)

v. 68. Plus que Palissot même, occupe nos esprits.

Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens fran-

çais une comédie intitulée : *Les Philosophe*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa piéce en rapportant plusieurs passages tirés de l'*Encyclopédie*, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'*Encyclopédie*. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés : *L'Homme plante* et *la Vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques uns de ceux qui ont mis la main à l'*Encyclopédie :* mais ces livres détestables, contre lesquels il s'éléve avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé La Mettrie, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce La Mettrie n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la piéce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette piéce sont M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'académie française, auteur de plusieurs ouvrages très estimables; M. d'Alembert, de la même académie et de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, et par son génie; M. Diderot, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de Jaucourt, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellents articles qui enrichissent le *Dictionnaire encyclopédique*; M. Helvétius admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cent mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très repréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand Fénélon. L'auteur de la

comédie des *Philosophes* se repend aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le *Dictionnaire encyclopédique* se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de Louis XV, et ils ont souhaité d'être ses sujets; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plusieurs lieutenants-généraux, ont été désignés par l'auteur, qui est lui-même un excellent officier*. Le mot *Siège* forme un article bien important pour nous; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à-la-fois la persécution et le ridicule. (Édition de 1760.)

v. 74. Combattre en parlement les jésuites leurs frères.

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude; et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces Pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes. (Édit. de 1771.)

* Le comte de Tressan.

v. 81. Quoi! du clergé français la gazette prudente.

C'est ce qu'on appelle la *Gazette ecclésiastique*. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacrements, des billets de confession; c'est sur-tout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres-de-change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourants qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la *Gazette ecclésiastique* alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin. (Édit. de 1771.)

v. 83. Le *Journal du Chrétien*, le *Journal de Trévoux*.

Le *Journal chrétien* ou *du chrétien* fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur Mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de Saint-Foix, qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le *Journal de Trévoux*, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux. (Édit. de 1771.)

v. 103. Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet.

Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier, et

s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, sur-tout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le *Dictionnaire encyclopédique*. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le *Journal chrétien;* le jésuite Berthier par le *Journal de Trevoux*, et sur-tout par une facétie plaisante intitulée : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort, et de l'apparition du jésuite Berthier.* (Édit. de 1771.)

v. 105. Et le doux Caveirac, et Nonnotte, et tant d'autres.

Le doux Caveirac est ici par antiphrase; il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi*. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthélemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé, qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zéle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est, au bout du compte, que du papier perdu et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonnotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très juste raison. (Édit. de 1771.)

N. B. Il y avait Rabot dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce Rabot. Il en serait de

* L'ouvrage de Caveirac est intitulé : *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes.* 1758, in-4°.

même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de Voltaire, s'il ne s'était pas donné la peine d'ajouter à leurs noms des notes instructives. (Édition de Kehl.)

v. 108. De leur siècle profane instructeurs généreux.

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur*, qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très énergique en slavon.

v. 123. Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau.

Les comédies qu'on joue sur les boulevarts. (Édition de 1760.) Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie; qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier; qu'il y allait de son salut. La conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès. M. Élie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponeau; notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent et sauva son ame. (Édit. de 1771.)

v. 125. Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue.

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la Co-

médie Française la comédie des *Philosophes*, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du *Misanthrope*, ni dans celui du *Tartufe;* mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac qui est poursuivi par des lavements et des fils de p......

Le reste de la pièce ne parut pas assez gai; mais on ne pouvait pas dire que ce fût là de la comédie larmoyante. On reprocha à l'auteur d'avoir attaqué de très honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre. (Édit. de 1771.)

v. 146. Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie.

Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard. (Édit. de 1771.)

v. 167, 168. Dans le fond de son ame il se rit des Fantins,
De *Marie Alacoque*, et de la *Fleur des saints*.

Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait: il n'était pourtant pas philosophe.

Marie Alacoque, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque.

La Fleur des Saints, compilation extravagante du jésuite Ribadeneira; c'est un extrait de la *Légende dorée*, traduit et augmenté par le frère Girard, jésuite.

N. B. que ce n'était pas ce frère Girard condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix,

pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parcequ'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe. (Édit. de 1760.)

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

1762.

A ces beaux jeux inventés dans la Gréce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine, et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, et prétendit au prix.
C'était la course. Un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottants, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnais, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait : Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous servir :
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.

Sûr du triomphe, il sort de sa maison :
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse :
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisants.
 Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état et dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au râtelier des coursiers de nos rois.
 L'abbé du Bois, fameux par sa vessie,
Mit sur son front, très atteint de folie,
La même mitre, hélas ! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux ?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe
Quand l'arbre est beau, quand sa sève est bien forte
Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer ?
De très bons fruits viennent sans jardinier.
 C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en sots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.

Les vrais talents se taisent, ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient.
Les faux talents sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de frelons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats semblent des Massillons!
Que de Le Dains succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse;
Après Le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculants en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui, d'un air magistral,
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se carrant en princes de l'Église,
Et ces faquins, qui, d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
Dans son métier, ni dans son caractère;

Et, parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus :
Il le voudrait ; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme :
Impertinents, je veux qu'on se réforme,
Que le *Journal de Trévoux* soit meilleur,
Guyon moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe ;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmants qui peuvent l'honorer ;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste ;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer ; car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par La Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.

On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par M. le ch. de M....re *, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, le 1er janvier 1762, pour vos étrennes.

* M....re signifie Molmire, ainsi que Voltaire l'indique dans sa Correspondance.

NOTES

DES CHEVAUX ET DES ANES.

v. 43. Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe.

Boyer, moine imbécile, que le cardinal de Fleuri fit précepteur du dauphin, et désigna en mourant pour ministre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espèce de mérite, et persécuta violemment M. de Voltaire. (Édit. de Kehl.)

v. 57. Que de Gauchats semblent des Massillons!

Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures. (Édition de 1764.)

v. 58. Que de Le Dains succèdent aux Bignons!

Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, pensionnaires de sa majesté, est abusive et contraire aux libertés de l'Église gallicane. Le Dain fut hué, mais il réussit à faire rayer son confrère. (Édit. de Kehl.)

v. 65. Le lourd Crevier, pédant crasseux et vain.

Crevier, mauvais auteur d'une Histoire romaine et d'une Histoire de l'université, et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau

service que cet homme rend à notre religion de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur. (Édit. de 1764.)

v. 84. L'abbé La Coste est le seul à sa place.

L'abbé La Coste, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi. (Édition de 1771.)

v. 90. Guyon moins plat, Moreau plus fin railleur.

Guyon, auteur de l'*Oracle des nouveaux philosophes*, ouvrage distingué par son ridicule dans la foule des libelles sans nombre publiés avec approbation contre le citoyen qui fesait le plus d'honneur à son pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

Moreau, avocat au conseil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers-généraux et contre la philosophie. Il est l'auteur du *Catéchisme des cacouacs*. Dans ses livres sur l'histoire de France, il s'est permis d'altérer et de déguiser les monuments de nos anciennes annales, comme si l'autorité royale avait besoin d'être soutenue par des mensonges: ses livres ont eu le sort qu'ils méritaient, ils ont été méprisés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur. (Édit. de Kehl.)

v. 91. La cour enjoint à Jacque hétérodoxe.

J. J. Rousseau.

v. 104. Que les sermons prêchés par La Neuville.

Charles Frey de Neuville, jésuite célèbre alors par des sermons remplis d'antithèses, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jésuite. (Édit. de Kehl.)

L'HYPOCRISIE.

1767.

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Vernet, soutiens ma faible voix :
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
  Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tétons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie),
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Vernet.
  C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très honnête et courte rapsodie
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, dévot, et grand paillard.

Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jaquette, et je lui criai : « Masque,
Je te connais ; l'argent et les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins :
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur ;
Et, tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul, et vivre en Épicure ? »
Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile, et que la vérité
Est un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.
Je répliquai : « Ton discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois ;
Pour son profit on a trompé des rois.
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébut donne ;

En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon :
L'objet est beau, le prix en vaut la peine.
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile et triste fausseté,
Du monde entier méprisée et maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilége,
Il te revient de ton maintien cagot.
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin. Aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal son métier. »
— « Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront. » — « Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus souvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante sa besace,
Son institut, ses miracles, sa crasse ;
Mais, en secret l'un de l'autre jaloux,
Modestement ils se détestent tous.
Tes ennemis sont parmi tes semblables.
Les gens du monde au moins sont plus traitables :
Ils sont railleurs ; les autres sont méchants.
Crains les sifflets, mais crains les malfesants.

Crois-moi, renonce à la cagoterie !
Méne uniment une plus noble vie,
Rougissant moins, sois moins embarrassé.
Que ton cou tors, désormais redressé,
Sur son pivot garde un juste équilibre.
Léve les yeux, parle en citoyen libre :
Sois franc, sois simple ; et, sans affecter rien,
Essaie un peu d'être un homme de bien. »
Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère, il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié ;
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES

DE L'HYPOCRISIE.

Cette piéce fut faite dans le temps où les prêtres genevois s'avisèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas sociniens, d'essayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où Calvin brûlait, proscrivait, exilait, et gouvernait au nom de Dieu. Les esprits étaient changés, et on se moqua d'eux. (Édit. de Kehl.)

Il paraît par la XXVe des *Honnêtetés littéraires* que Voltaire avait d'abord intitulé cette satire MAÎTRE GUIGNARD OU L'HYPOCRISIE. On sait qu'elle fut dirigée contre le ministre genevois Vernet qui avait fait imprimer (en 1761 et 1766, 2 vol. in-8°) des *Lettres d'un voyageur anglais sur l'article* GENÈVE *du* Dictionnaire encyclopédique, *et sur la lettre de d'Alembert à J. J. Rousseau.* Il est question de ce Vernet dans les notes de la *Guerre civile de Genève*, chap. 1er. (L. D. B.)

v. 63. Que Peretti se déguise en chrétien.

Sixte-Quint. Il est vrai qu'il fit long-temps semblant d'être humble et doux, lui qui était si fier et si dur ; voilà pourquoi M. Robert-Covelle dit que Sixte-Quint se déguise en chrétien : avec sa permission, je trouve ce terme un peu hardi. (Note posthume.)

LE MARSEILLOIS

ET

LE LION.

1768.

AVERTISSEMENT.

Feu M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, auteur du poëme de *Clovis*, s'amusa quelque temps avant sa mort à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la *Fable des Abeilles* de Mandeville[1]; mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqué de prendre un Marseillois[2] pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une copie très exacte.

[1]* De l'apologue qui a pour titre : *Le Marchand et le Lion*, qui se trouve dans *la Fable des Abeilles* de Mandeville ; Londres, Nourse, 1750, tom. I, pag. 258 ; remarque P. (L. D. B.)

[2]* On disait encore *Marseillois*. Ce n'est que depuis 1792 que cette finale d'un mot devenu alors très familier s'est adoucie comme nous la prononçons maintenant. (L. D. B.)

LE MARSEILLOIS ET LE LION,

PAR M. DE SAINT-DIDIER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

1768.

Dans les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpents et les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam;
Un âne avec esprit gourmanda Balaam.
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.
Les habitants des airs, des forêts, et des champs,
Aux humains chez Ésope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines:
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, et noya sa raison
Dans ses trois éléments, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots:
Laissons-là sa folie, et suivons nos propos.
  Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur :
Il n'était pas Hercule ; et, tout transi de peur,
Il se mit à genoux, et demanda la vie.
    Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fesait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Écoute, j'ai dîné : je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.
    Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science ;
Et, pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
Il savait Rabelais et son saint Augustin.
    D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux ;
Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait sans pécher manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire ;
Et, voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.
    Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,

Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grace, sans usage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadème,
Privé de sa parure, et réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi ; j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère ;
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois :
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque dans un grand coffre, à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solennel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image ;
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.
— Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!

Concois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable :
De mes quarante dents vois la file effroyable,
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi :
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite;
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digèrerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers.
— Sire, les Marseillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
— La mienne apparemment est immortelle aussi.

Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras :
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas.
— Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays :
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils;
Mes malheureux enfants, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père.
— Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espéce craintive :
Je lui dois la pâture; il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Madeléne et Lazare?
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence et de ton avarice?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison céde en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre :
Ainsi Dieu le voulut; et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant, qu'aux hommes on préfère,

Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondants chaque jour présentés ;
Et mon valet, chez vous, restera pour otage.
— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions : sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ;
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES

DU MARSEILLOIS ET DU LION.

v. 3. Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam.

Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément qu'*il était le plus rusé de tous les animaux*. La Genèse ne dit point que Dieu lui donna alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Ève; elle rapporte la conversation du serpent et de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent et qui parlent la même langue. Cela même est si évident que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Josèphe, dans ses *Antiquités*, Philon, saint Basile, saint Éphrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi : « Toute l'antiquité a reconnu les ruses du serpent, et on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal était encore plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Écriture parle de ses finesses en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jésus-Christ dans l'Évangile nous conseille d'avoir la prudence du serpent. » (Édit. de 1768.)

v. 4. Un âne avec esprit gourmanda Balaam.

Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à

Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse; et même saint Pierre, dans sa seconde épître, dit que *cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que saint Augustin, dans sa quarante-huitième question, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chose est très ordinaire. « L'âne de Bacchus, dit-il, le bélier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'Apollonius de Thyane, ont parlé distinctement. » Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de Saint-Didier. (Édit. de 1768.)

v. 6. **Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.**

La remarque de madame Dacier sur cet endroit d'Homère est également importante et judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xante et Balie, fils de Podarge, sont d'une race immortelle, et qu'ayant déja pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer. (Éd. de 1768.)

v. 9. **Descartes n'en eut point quand il les crut machines.**

Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois éléments, son système

sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées, sont regardés par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience. (Édition de 1768.)

v. 36. Il savait Rabelais et son saint Augustin.

Il est rapporté dans l'histoire de l'académie que La Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, et que le docteur répondit à La Fontaine : « Prenez garde, monsieur, vous avez « mis un de vos bas à l'envers; » ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint Augustin et Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant, et tournait la science en ridicule. Saint Augustin n'était pas si savant; il ne savait ni le grec ni l'hébreu : mais il employa ses talents et son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses; saint Augustin s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le psaume VI :

« Il est clair et indubitable que le nombre de quatre a « rapport au corps humain, à cause des quatre éléments et « des quatre qualités dont il est composé, savoir : le chaud « et le froid, le sec et l'humide; c'est pourquoi aussi Dieu a « voulu qu'il fût soumis à quatre différentes saisons, savoir : l'été, le printemps, l'automne, et l'hiver... Comme « le nombre de quatre a rapport au corps, le nombre de « trois a rapport à l'ame, parceque Dieu nous ordonne de

« l'aimer d'un triple amour, savoir : de tout notre cœur, « de toute notre ame, et de tout notre esprit.

« Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois, « dont le premier a rapport au corps, c'est-à-dire au vieil « homme et au *Vieux Testament*, et le second a rapport à « l'ame, c'est-à-dire au nouvel homme et au *Nouveau Tes-« tament*, seront écoulés et passés, comme le nombre de « sept jours passe et s'écoule, parcequ'il n'y a rien qui ne se « fasse dans le temps et par la distribution du nombre « quatre au corps, et du nombre trois à l'ame; lors, dis-je, « que ce nombre de sept sera passé, on verra arriver le « huitième, qui sera celui du jugement. »

Plusieurs savants ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à saint Joseph, l'une par saint Matthieu, et l'autre par saint Luc, il dise dans son sermon 51 « qu'un fils peut avoir deux pères, « puisqu'un père peut avoir deux enfants. »

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler ensemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme; il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts, comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, et Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son temps, éloquent, plaisant, et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'Église très vénérable et Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'esprit; et un bas à l'envers n'est pas une réponse. (Édit. de 1768.)

v. 40. L'homme est mis pour régner sur tous les animaux.

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes leur témoignèrent peu de vénération, sur-tout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, et Platon entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint Clément d'Alexandrie et Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien et de mal; ce sont des choses très curieuses et très instructives. (Édit. de 1768.)

v. 71. Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, Eusèbe, son abréviateur, en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le *Zend-Avesta* de Zoroastre. Le *Sadder*, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Josèphe, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs, et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le *Veidam*, ni dans le *Shasta*, ni dans les *Cinq*

Kings; et il est très remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre. (Édition de 1768.)

v. 78. **De ne toucher jamais à l'homme son image.**

Au chapitre IX de la *Genèse*, verset 10 et suivants, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parceque l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à-peu-près comme les hommes; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (*Exod.* ch. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort (*Exod.* ch. XXI). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (*Lévit.* ch. XX). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (*Ecclésiaste*, ch. III et IX). Dans les plaies d'Égypte, les premiers-nés des hommes et des animaux sont également frappés (*Exod.*, ch. XII et XIII). Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand Josué prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment: leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu. (Édition de 1768.)

v. 84. **Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?**

Le grand Newton, Samuel Clarke, prétendent que le *Pentateuque* fut écrit du temps de Saül. D'autres savants hommes pensent que ce fut sous Osias; mais il est décidé

que Moïse en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes. (Édit. de 1768.)

v. 86. De mes quarante dents vois la file effroyable.

Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité aussi bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents. (Édit. de 1768.)

v. 130. Où tu fêtais en paix Madelène et Lazare.

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume, où se retira sainte Marie-Madelène, est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. *La Fleur des Saints* peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de *la Fleur des Saints*, depuis la page 59. Ce fut Marie-Madelène à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira, le savant auteur de *la Fleur des Saints*, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Évangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge Marie, avec son frère Lazare que Jésus avait ressuscité, et Marthe sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque Jésus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé Celedone, à qui Jésus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Madelène. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint Maximin, l'un des soixante et dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint Étienne,

les Juifs se saisirent de Marie-Madelène, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, et de Joseph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames, et sans mariniers; le vaisseau aborda à Marseille, comme l'atteste Baronius. Dès que Madelène fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille; Maximin eut l'évêché d'Aix; Joseph d'Arimathie alla prêcher l'Évangile en Angleterre; Marthe fonda un grand couvent; Madelène se retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits elle pria toujours toute nue; mais ses cheveux crûrent jusqu'à ses talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé longtemps une fiole remplie de son sang, et ses cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi-saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable. (Édition de 1768.)

LES TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE,
PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

1768.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

SUR LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

En 1767, la Faculté de Théologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur Justinien que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la Faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent; et comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les sifflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes et aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siècles de l'Église. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La Faculté fut donc obligée d'avouer que si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont

les circonstances n'avaient point permis à notre Seigneur Jésus-Christ et aux saints apôtres de s'occuper.

Cette assertion parut aussi ridicule que scandaleuse; et lorsqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement son mauvais latin, et qu'en se traduisant eux-mêmes, ces sages maîtres avaient fait des contre-sens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition plusieurs pièces en prose sur cette facétie théologique*. M. de Voltaire s'est plu à attaquer souvent l'opinion que tout infidèle est damné, quelles que soient ses vertus et l'innocence de sa vie. Ce n'est point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de persuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompense la vertu, indépendamment de la croyance; et qu'il ne punit que les méchants.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme et de l'intolérance. Tout non conformiste devient un ennemi de Dieu et de notre salut. Il est raisonnable, presque humain, de brûler un hérétique, et d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi et sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler les hommes vivants; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les états de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, et plus injurieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des dieux immortels.

* Voyez le volume des *Facéties*.

Aussi, parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltants, ou trop clairement absurdes; et au bout d'un certain temps on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arrivé déja plus d'une fois, et l'Église s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que Riballier, syndic de Sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant, qui céda malgré lui, dans cette circonstance, au délire théologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes; et, pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

L'héritier de Brunswick et le roi des Danois,
Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes
Qu'un desir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons esprits ont réuni les voix;
Nous avons vu Trajan, Titus, et Marc-Aurèle,
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,
Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place :
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse :
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
Les galants de la cour, et les beautés qui régnent,
Tous les gens du bel air, ignoraient leur séjour :
A de semblables saints il ne faut que des sages;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens instruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages;

Qui des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;
Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrèrent.
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs moments en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en prisant leurs mérites.
    On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillants d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Élide;
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
    D'un plaisir différent nos trois césars jouirent,
Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.
    De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstants le vainqueur et le père :
Le voilà, disait-il, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.

Un des sages leur dit : Vous savez son histoire.
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté ;
Quand il était au monde il fut persécuté ;
Bury même à présent lui conteste sa gloire.
Pour dompter la critique, on dit qu'il faut mourir :
On se trompe ; et sa dent, qui ne peut s'assouvir,
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monuments si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître :
Les boulevarts, la Foire, et l'Opéra-Bouffon ;
L'école où Loyola corrompit la raison ;
Les quatre Facultés, et jusqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient Saint-Thomas, et prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel ! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des Facultés.
O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices ;
Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions, des péchés éclatants.

Dieu, juste selon nous, frappe de l'anathème
Épictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer, et morts sans sacrements.
Mais, parmi ses élus, nous plaçons les Cléments,
Dont nous avons ici solennisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête :
Ravaillac et Damiens, s'ils sont de vrais croyants,
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfants.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face;
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir, telle est la loi de grace.
  Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne, et de s'y voir damnés :
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire :
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les Facultés parfois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.
Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.
  Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
  Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,

Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance :
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne :
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne,
Et l'on vous a conduits aux Petites-Maisons.

NOTES

DES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

v. 54. Bury même à présent lui conteste sa gloire.

On dit qu'un écrivain, nommé M. de Bury, a fait une histoire de Henri IV, dans laquelle ce héros est un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers sa patrie; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry : « Épargnez les « compatriotes ! » et qui, au faîte de la puissance et de la gloire, disait à son ministre : « Je veux que le paysan ait « une poule au pot tous les dimanches ! » (Édit. de 1769.)

v. 76. O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices.

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un

nommé Riballier, principal du collége Mazarin, et un régent nommé Coger, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an, ils firent imprimer cette censure en latin et en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme : *Censure de la faculté de théologie contre le livre*, etc. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in*, est un barbarisme insupportable ; et ce qui est encore plus barbare c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle, en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint Paul, qui dit expressément dans son épître aux juifs tolérés à Rome : « Lorsque les Gentils qui n'ont « point la loi font naturellement ce que la loi commande, « n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes. » Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison et sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée; nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons, pour leur justification, qu'ils se sont inti-

tulés dans le titre *sacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*. (Édit. de 1769.)

v. 83. Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.

En effet le sieur Riballier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Riballier est un peu dur. (Édit. de 1771.)

v. 85. Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.

On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, et Henri IV incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que Henri III, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille de la main de son prieur Bourgoing son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi Clément, muni des sacrements, fut non seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Machabée; sainte Judith qui coupait si bien les têtes des amants avec lesquels elle couchait; saint Salomon qui assassina son frère Adonias; saint David qui assassina Urie, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; sainte Jahel qui assassina le capitaine Sizara; saint Aod qui assassina son roi Églon,

et tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi : on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin; de la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné. (Édit. de 1769.)

v. 88. Ravaillac et Damiens, s'ils sont de vrais croyants, etc.

Selon les mêmes principes, Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin, et Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de Condé ; Ravaillac au contraire n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, et qui fait un élu de Ravaillac et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine. (Édit. de 1769.

v. 90. Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face,
Et Turenne amoureux, etc.

M. Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et

qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre. (Édit. de 1769.)

N. B. On a prétendu que Turenne avait quitté dès 1670 madame de Coetquen qui le sacrifiait au chevalier de Lorraine; mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talents militaires du premier ordre et une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de Coetquen est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication : et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siécle! Quoi qu'il en soit, il est très vraisemblable que Dieu a pardonné à Turenne ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire? (Édit. de Kehl.)

v. 97. Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la *Censure contre Bélisaire.* Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grace prévenante, sur la prédestination absolue; et dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Welches, inconnus aux honnêtes gens, aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le

procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cul, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin, sous le nom de saint Séraphin; et Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudier! la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises.

Lecteur éclairé et judicieux (car je ne parle pas aux bégueules imbéciles qui n'ont lu que l'*Année sainte* de Le Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*), de grace apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des *Offices* de Cicéron, du *Manuel* d'Épictète, des *Maximes* de l'empereur Antonin, à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous osons nous élever contre nos maîtres! (Édition de 1769.)

LES DEUX SIÉCLES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

SUR LES DEUX SIÈCLES.

Dans un siècle où l'on met de la vanité à être sensible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la société sans se donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature sans s'asservir au travail pénible de l'observer; où l'on confond la singularité des opinions avec la philosophie, et où l'on se croit au-dessus des préjugés, parcequ'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel siècle, les mauvais drames, les livres extravagants en politique, les systèmes vagues d'histoire naturelle, les paradoxes doivent devenir communs; et il n'est pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de Voltaire. Mais ces sottises sont une suite nécessaire de ce sentiment d'humanité, fruit précieux de la philosophie, et que M. de Voltaire a contribué plus que personne à répandre en Europe; de l'importance que les hommes savent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaissance de leurs droits, et des sources du bonheur public, enfin du goût général pour les sciences naturelles, et pour une philosophie fondée sur la raison seule, et délivrée du joug de l'autorité et des systèmes. Ce mal dont il se plaint n'est que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement, tantôt relever son siècle, tantôt le traiter avec mépris, selon qu'il était le plus frappé

ou des progrès de la raison, ou du succès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuser de contradiction : c'est un père qui emploie avec ses enfants, tantôt l'encouragement, et tantôt le reproche.

LES DEUX SIÈCLES.

Siécle où je vis briller un un suivi d'un quatre,
Siécle où l'on sut écrire aussi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères?
Non; d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé :
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage : autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant.
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un Français quand il est sans gaieté!
Loin de son élément le pauvre homme est jeté.
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpoméne.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton :
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.
Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,

Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.
   Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chute des beaux-arts est un bien pour la France :
Des revenus du roi ma main tient la balance.
Je verrai des impôts les Français affranchis;
Vous ennuyez l'état, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume.
Le public n'en sait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et, pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue.
   Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier.
Vous gouvernez l'état! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un plus haut vol : gouvernez l'univers,
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers;
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et, tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles :
Voilà comme on s'illustre en ce siécle profond.
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés : moi je parle, et tout change.

Va, ne t'amuse plus aux finances du roi;
Viens-t'en créer un monde, et sois dieu comme moi.
A ces discours brillants, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule,
Et, pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le *Journal chrétien.*
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Église.
Ils travaillent long-temps: leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

Un autre fou paraît suivi de sa sorcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois;
Mortels, vivez contents sans secours et sans lois,
Ou, si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilants osez vous confier:
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal, rien n'est bien; je mets tout de niveau.
Je marie au dauphin la fille du bourreau:
Les Petites-Maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa théologie.
Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passants,
Grimpé sur les trétaux qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.

Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.
Mais sur-tout écrivez en prose poétique;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots;
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite:
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint. Ses gens se négligèrent;
La volière tomba; les rats s'en emparèrent.
Ils dirent aux lézards: Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons.

NOTES

DES DEUX SIÈCLES.

v. 38. Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue.

On a déja vu que Jean-Jacques Rousseau le Génevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, à lui Jean-Jacques. (Édition de 1771.)

v. 64. Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

C'était avec l'abbé Joannet que l'abbé Trublet fesait le *Journal chrétien.* Le récollet Hayer fesait un autre journal avec l'avocat Soret; l'abbé Dinouard et l'abbé Gauchat en fesaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques. (Édit. de Kehl.)

LE PÈRE NICODÈME

ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin;
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Law à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé :
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Coger, Nonnotte!
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants!
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens;
Et, de peur de l'abus, vous bannissez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne;
Je bâille, et de vos soins je me crois déja digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,

Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour-à-tour et volait ses ouailles;
Ce cher monsieur Billard et son ami Grisel,
Grands porteurs de cilice et chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies:
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Éden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort et de corruption;
Notre bon père en eut une indigestion:
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébété
Propose avec respect une difficulté.
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée;
De cent mortels poisons Belzébut l'a rongée.
Je conclurais de là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche;
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim

Saisissent à la gorge un maudit écrivain :
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel-esprit le vice est incurable;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé, peut-être,
Si dans son humble état il eût su se connaître;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.
  Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria, de son antre, une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine,
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes;
Mais bientôt, ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux, accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
Profite de sa faute; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit;
Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit;

Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,
A l'Inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts;
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec discrétion la sage Tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord, avec effroi, j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appesantie;
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés... l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend par-tout... O divine bêtise!
Versez tous vos pavots; soutenez mon Église.
A quel saint recourir dans cette extrémité?
O mon fils! cher enfant de la Stupidité!
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage, allons, rends-toi; lis le *Journal chrétien.*
De Jean-Georges, crois-moi, lis le discours sublime :
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'arguments rebattus déterminés copistes,

Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons :
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot ; ma douleur t'en conjure :
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur.
Allons , ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collége?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES

DU PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

v. 9. O bienheureux Larcher, Viret, Coger, Nonnotte.

Il est beaucoup question de Larcher et de Nonnotte dans différents ouvrages en prose de Voltaire; Coger, régent de rhétorique au collège Mazarin, auteur de quelques mauvaises brochures contre M. de Voltaire et M. Marmontel, à l'occasion de *Bélisaire;* Viret, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le dîner du comte de Boulainvilliers;* elle était intitulée : *Le mauvais dîner.* (Édit. de Kehl.)

v. 23. Ce cher monsieur Billard et son ami Grisel.

Billard, financier et dévot de profession, avait fait une banqueroute considérable. Le petit peuple du quartier Saint-Eustache, qui le voyait communier souvent et aller tous les jours à plusieurs messes, s'empressait de lui porter son argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit justice, et le condamna au pilori. M. l'abbé Grisel, son directeur, fameux par des aventures de testaments, etc., fut impliqué dans l'affaire; mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui (Édit. de Kehl.)

v. 83, 84. Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.

L'archevêque de Paris, Beaumont, exigeait que ceux qui demandaient les sacrements, à la mort, présentassent un billet signé de leur confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on voulait imposer aux

citoyens. Malheureusement il se trompa sur les moyens : il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'enterrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacrements. Au bout de six mois le bon Christophe les aurait offerts à tout le monde. (Édit. de Kehl.)

v. 101. De Jean-Georges, crois-moi, lis le discours sublime.

Il y avait dans les premières éditions: *Du fier prélat du Puy;* mais Jean-Georges ayant quitté son église du Puy pour en épouser une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel (1785) du Puy est un homme de qualité, homme d'esprit, sans être bel-esprit, et qui n'a rien de commun avec son prédécesseur. (Édit. de Kehl.)

LES SYSTÈMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin, Scot, et Bonaventure,
Et jusqu'au Provençal, éléve d'Épicure,
Et ce maître René, qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux-esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
« Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
« Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait;
« Et, dans un supplément, dites-moi qui vous êtes,
« Quelle force, en tout sens, fait courir les cométes,
« Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal
« Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.
« Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
« Des prix sont proposés par les académies :
« J'en donnerai. Quiconque approchera du but
« Aura beaucoup d'argent, et fera son salut. »

Il dit. Thomas se léve à l'auguste parole ;
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent arguments se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence,
« Simple avec attributs, acte pur et substance,
« Dans les temps, hors des temps, fin, principe, et milieu,
« Toujours présent par-tout sans être en aucun lieu. »
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : « Courage, Thomas ! » et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bonhomme Thomas
« Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
« Voici mon argument, qui me semble invincible :
« Pour être, c'est assez que vous soyez possible.
« Quant à votre univers, il est fort imposant :
« Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant ;
« Et je puis vous former, d'un morceau de matière,
« Éléments, animaux, tourbillons, et lumière,
« Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus,
Quoique passés de mode, et dès-long-temps déchus :
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,

Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :
« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
« Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas;
« Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
« J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques :
« Jugez-nous... » A ces mots tout le globe trembla,
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.
Mais Dieu, clément et bon, plaignant cet infidéle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux-esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions;
Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue;
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Malebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.
Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine
Exprès pour nous damner forma la race humaine.
Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien;

Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans monades.
Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet, non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal ;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.
Chacun fit son système ; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.
Dieu ne se fâcha point : c'est le meilleur des pères ;
Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année ;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il visita des saints, des papes, et des princes,
De braves cardinaux et des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
« Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
« De vous bien divertir sans molester personne.
« Il a su qu'en ce monde on voit certains savants
« Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants ;
« Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire :
« Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?

« Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux,
« Et votre signature est plus funeste qu'eux.
« En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire :
« Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire. »

NOTES

DE M. DE MORZA*

SUR LES SYSTÈMES.

---

v. 9. Le bon Thomas d'Aquin, Scot, et Bonaventure.

Nous n'avons de saint Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'Albert : aussi celui-ci a été surnommé *le grand.*

Scot est le fameux rival de Thomas. C'est lui qu'on a cru mal-à-propos l'instituteur du dogme de l'*Immaculée conception;* mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose.*

Nous avons de saint Bonaventure le *Miroir de l'ame*, l'*Itinéraire de l'esprit à Dieu*, la *Diète du salut*, le *Rossignol de la passion*, le *Bois de vie*, l'*Aiguillon de l'amour*, les *Flammes de l'amour*, l'*Art d'aimer*, les *Vingt-cinq mémoires*, les *Quatre vertus cardinales*, les *Sept chemins de l'éternité*, les *Six ailes des chérubins*, les *Six ailes des séraphins*, les *Cinq fêtes de l'enfant Jésus*, etc. (Édit. de 1772.)

v. 10. Et jusqu'au Provençal, élève d'Épicure.

Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, et la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue

* M. de Morza n'est autre que Voltaire.

l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; et c'est beaucoup pour un philosophe. (Édit. de 1772.)

v. 11. Et ce maître René qu'on oublie aujourd'hui.

Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres, et des mers? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences ; ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Law; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée. Law se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années; ceux de Law ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plus tôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie. (Édit. de 1772.)

v. 29. Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence.

Ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote. (Édit. de 1772.)

v. 42. Pour être, c'est assez que vous soyez possible.

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Être nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité;

sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde: donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit: cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet Être éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnements abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques arguments que les neuf dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scolastiques orgueilleux et peu sensés qui osent enseigner et menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement; c'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle et même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonnotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, à Paulian l'ex-jésuite, et à tant d'autres polissons. (Édit. de 1772.)

v. 44. Mais quand il vous plaira j'en ferai tout autant.

Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde.

Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enlèverai la terre; il ne s'agissait plus que de trouver le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on fasse des organes sentants et des têtes pensantes, sitôt que Dieu y aura mis une ame, cela est bien fort. Je doute même que Descartes et le père Mersenne ensemble eussent pu donner à la

matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fesait-il un petit automate du monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfants qui se jouent. (Édit. de 1772.)

v. 51. Et proposait à Dieu ses atomes crochus, etc.

Démocrite, Épicure, et Lucrèce, avec leurs atomes déclinant dans le vide, étaient pour le moins aussi enfants que Descartes avec ses tourbillons tournoyant dans le plein; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, et pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer: mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Ève, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, et non en la langue des serpents; et Ève devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les systèmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et sur cela

on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savants se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée et de Thyeste; par quel secret Hercule était resté trois jours et trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine; par quel art au son d'un instrument les murs de..... Enfin on a compilé et empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes et les plus insipides fables. (Édit. de 1772.)

v. 60. Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de Straton, c'est le dieu des stoïciens:

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.
LUCAIN, *Pharsale*, chant IX, v. 580.

C'est le dieu d'Aratus, dans le sens d'une philosophie audacieuse. *In Deo vivimus*, *movemur et sumus.* (*Actes des Apôtres*, chap. XVII, v. 28.)

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, destructeur et détruit?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes? Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de Spinosa; Arnauld et ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde; les jésuites accusaient Arnauld d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, et personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes:

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, et ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre; puisque étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini; donc tout est mode.

L'intelligence et la matière existent; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs: donc l'infinité d'attributs est Dieu; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénélon, par le subtil Lami, et sur-tout de nos jours par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savants et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux mi-

nistres et ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son *Anti-Lucrèce;* le second, en beaux vers français dans une épître instructive et agréable.

Voici quelques uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, et orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo sese munimine cinxit
Impietas, tumidumque alta caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vita atque ævo, fuga temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Polignac, *Anti-Lucrèce*, liv. III, vers 805 et suiv.

Voici quelques uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres;
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dans les modes divers;
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre, et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

Bernis, *Discours sur la poésie.*

Le livre du *Système de la nature* [1], qu'on nous a donné

[1]* Imprimé en 1770 sous le nom de Mirabeau. Il est plus généralement attribué au baron d'Holbach. (L. D. B.)

depuis peu est d'un genre tout différent; c'est une philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes; mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirme pas: il dit que des philosophes savants ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroastre, et Thaut, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puissants ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorants se partageaient la terre. (Édit. de 1772.)

v. 80. Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.

Par quelle fatalité le système de Malebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

« Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits, de même « que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se « donner d'idées..... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles « agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre « esprit que Dieu.... Donc il est nécessaire que nos idées se

« trouvent dans la substance efficace de la Divinité. » (Livre III, de l'*Esprit pur*, part. II.)

Voilà les propres paroles de Malebranche. Or si nous ne pouvons avoir des perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Malebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint Paul et de saint Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence. (Édit. de 1772.)

v. 82. **Exprès pour nous damner forma la race humaine.**

Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces. (Édit. de 1772.)

v. 84. **Que sans son harmonie on ne comprendra rien.**

Notre ame étant *simple* (car on suppose que son existence et sa *simplicité* sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile

du nord ou du petit Chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à-peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue font donc l'etendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parcequ'il y a entre les corps dont ces *monades* sont l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples, inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton. (Édition de 1772.)

v. 86. Le courrier des Lapons dans ses turlupinades.

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix-résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de

la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles et des infortunes. (Édit. de 1772.)

v. 89. Notre consul Maillet non pas consul de Rome.

On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette, et les poulies, étaient des dieux bienfesants, en comparaison de tous ces rêveurs; et il est vrai qu'un opéra-comique vaut mieux que les systèmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet, et de Wodward : car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des *Gueux* et le *Déserteur* ont fait passer très agréablement le temps à plus de cent mille hommes. (Édit. de 1772.)

v. 117. En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire.

Charniers des Saints-Innocents, belle place de Paris, près du Palais-Royal, et non loin du Louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amants, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'*Année littéraire.* Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les *Imaginations de M. Oufle*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, les *Soliloques d'une ame dévote;* que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin [1]

[1] *Veram religionem, etsi quantum ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, etc., page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes et de barba-

« que la vraie religion a été, selon la variété des temps, « variée et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de « la révélation, et que cependant elle a toujours été la « même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la sub- « stance; » que ces belles choses, dis-je, partent des charniers Saints-Innocents, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons sur-tout qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive. (Édit. de 1772.)

rismes, imputé faussement à la Sorbonne; il est intitulé : *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* Bélisaire; *Parisiis*, 1767: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre *Bélisaire;* à Paris, 1767, chez la veuve Simon, etc. (Voyez la note du vers 54 des *Trois Empereurs en Sorbonne.*

Voyez aussi *Les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.* (Édit. de 1772.)

N. B. L'auteur de cet ouvrage (Turgot) était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes, et un des premiers hommes d'état de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne et de Navarre. (Édit. de Kehl.)

LES CABALES.

1772.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Êtes-vous au conclave? aspirez-vous au trône
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah, gredin!
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colbert, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Moustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace.
« Monsieur, écoutez-moi : j'arrive de Dijon,
« Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
« J'ai fait de méchants vers, et vous pouvez bien croire
« Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
« Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
« Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit.
« Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
« Avec deux beaux-esprits nous ourdissons nos trames.
« Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis;
« Mais le besoin présent nous tient encore unis.

« Je me forme sous eux dans le bel art de nuire :
« Voilà mon seul talent ; c'est la gloire où j'aspire. »
Laissons-là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle imbécile instrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où son destin le méne.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpoméne...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle ; et l'antre du parterre
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons.
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons,
« Êtes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ? »
Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ?
Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête :
Tous parlent à-la-fois, tous me rompent la tête...
« Avez-vous lu sa piéce ? il tombe, il est perdu ;
« Par le dernier journal je le tiens confondu. »
Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — « C'est un vil téméraire,
« Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
« Il croit nous égaler en vers alexandrins. »
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.

« Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le *Vieux Testament.*
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure,
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
« Ce sont nos parlements dont il s'agit ici ;
« Lequel préférez-vous ? » — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, et, dans ma vie obscure,
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage,
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent :
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je régle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès ;
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ?... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

— « Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,
« Et le grenier à sel, et les cours féodales,
« Et le gouvernement du chancelier Duprat. »
— Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état :
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La Fronde était plaisante, et la guerre civile
Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis ; serviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énerguméne,
Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part...
« Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard
« Vous crayonniez gaiement la cabale grossière,
« Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière ;
« Les billets au porteur des chrétiens trépassés ;
« Les fils de Loyola sur la terre éclipsés.
« Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
« Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace,
« Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
« S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
« Jouissez d'une gloire avec peine achetée ;
« Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »
— Ah ! vous êtes trop bon : je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.
L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église ;
Fleuri le confesseur en parle avec franchise.

J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin :
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire.
— « Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
« Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
« Alors que de Maillet insultant la mémoire,
« Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire...
« Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons :
« Les hommes autrefois ont été des poissons;
« La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;
« Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase :
« Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
« Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
« Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême! »
— Mais, oui. — « *De la nature* as-tu lu le *Système?*
« Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
« Que dis-tu de ce livre? » — Il m'a fort ennuyé.
— « C'en est assez, ingrat : ta perfide insolence
« Dans mon premier concile aura sa récompense.
« Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
« Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant;
« Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être
« Que tu prends bassement pour ton unique maître.
« De mes amis, de moi, tu seras méprisé. »
— Soit. — « Nous insulterons à ton génie usé. »
— J'y consens. — « Des fatras de brochures sans nombre
« Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre. »
— Je n'en sentirai rien. — « Nous t'abandonnerons
« Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons. »

— Ah! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence :
Nous avons, vous et moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la société
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?
Permettez qu'ici bas chacun fasse à sa tête.
J'avouerai qu'Épicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un Moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu; vous osez le nier :
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai desiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint-père, au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant en cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénélon;
Et, le verre à la main, Le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu, coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids savants dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
J'espérais en jouir : je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre,
Ils y seront toujours. La Discorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'Église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.

Chacun vantait la paix, que par-tout on chassa.
On dit que seulement par grace on lui laissa
Deux asiles fort doux : c'est le lit et la table.
Puisse-t-elle y fixer un régne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, et fesons des chansons.

NOTES DE M. DE MORZA*

SUR LES CABALES.

v. 5. Êtes-vous au conclave? aspirez-vous au trône?

Ce trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; et dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée. (Édit. de 1772.)

v 27. Laissons-là de Dijon ce pauvre garnement,

Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre MM. de Saint-Lambert, Delille, de Watelet, Dorat, et plusieurs autres personnes. L'auteur des *Cabales* fut maltraité dans ce livre, où régne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parcequ'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme Clément, La Beaumelle, Sabatier natif de

* M. de Morza n'est autre que Voltaire.

Castres, ressemblent précisément au *Pauvre diable,* qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur. (Édit. de 1775.)

v. 33. L'un claque, l'autre siffle; et l'antre du parterre
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

C'est principalement au parterre de la Comédie-Française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : Venez-vous pour siffler? mettez-vous là; venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation. (Édit. de 1772.)

v. 36. J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons.

La même manie a passé à l'Opéra, et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au Théâtre-Français ont un avantage que les cabales de l'Opéra n'ont pas; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'Opéra critiquer que des sons; quand on a dit : Cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la Comédie on examine des idées, des raisonnements, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de

lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talents de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation. (Édition de 1772.)

v. 62. Passait de Clodion la royale coiffure.

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés. (Édit. de 1772.)

v. 70. N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage.

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Bois-Guillebert qui écrivit contre le grand Colbert, et qui ensuite osa attribuer sa *Dîme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorants pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit La Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et

ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été si universelle ni si avilie. (Édit. de 1772.)

v. 90. La Fronde était plaisante, et la guerre civile
Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.

La Fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président Le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; Bachaumont qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal Mazarin; et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit : Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage; ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'est son bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux

des horreurs de la Ligue et des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, que « le parlement fesait par des arrêts « la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par « les arrêts les plus sanglants. »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis XIV;* un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : « Un empereur de la Chine dit un jour à « l'historiographe de l'empire : Je suis averti que vous met- « tez par écrit mes fautes; tremblez. » L'historiographe prit sur-le-champ des tablettes. — Qu'osez-vous écrire là? — Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, et dit : Écrivez tout, mes fautes seront réparées. (Édit. de 1772.)

v. 96. Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard
Vous crayonniez gaiement la cabale grossière.

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez sur-tout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, et d'Apollonius de Thyane, etc., n'ont pas été plus authentiques. (Édit. de 1772.)

v. 112. Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel Géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à-la-fois nous ravir en admiration, et attérer notre esprit. Non seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre: mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux selon toutes les régles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui demontrent un Fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre : des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant causefinaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; et Virgile avant lui, et après tant d'autres, avait dit: *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus

profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de Locke. (Édition de 1772.)

v. 114. Fleuri le confesseur en parle avec franchise.

Fleuri, célèbre par ses excellents discours, qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son *Histoire ecclésiastique*, qui ressemble trop en plusieurs endroits à la *Légende dorée.* (Édit. de 1772.)

v. 121. Alors que de Maillet insultant la mémoire.

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversements avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac. (Édit. de 1772.)

v. 132. « Que dis-tu de ce livre ? » — Il m'a fort ennuyé.

Le *Système de la Nature*, dont il a été question dans la satire précédente.

Il y a des morceaux éloquents dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, et quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et sur-tout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article, qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé Needham, crut avoir faite, de jus de mouton et de blé

pouri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Needham que cela n'était bon que du temps d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Josèphe, et de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon d'Égypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pouri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, et que les athées s'empareraient de la place. Needham n'en démordait point; et aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista long-temps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jésus-Christ pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme On citait par-tout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfants à une poule. Enfin l'expérience d'un jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs. (Édit. de 1772.)

v. 144. Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons.

C'est ce même Langlevieux La Beaumelle* dont il est parlé dans les notes sur l'épître à M. d'Alembert, et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron; et, malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules : mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que La Beaumelle a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'état, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie. (Édit. de 1772.)

* Angliviel de La Beaumelle.

v. 153. Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un Moteur éternel admirait la sagesse.

Baruch Spinosa, théologien, circonspect et fort honnête homme; nous l'appelons ici Baruch, parceque c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de Benoît que par erreur; il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systèmes. (Édit. de 1772.)

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlements, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle, augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire; les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui; mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait allusion à la fin des *Cabales*. (Édit. de Kehl.)

LA TACTIQUE.

1773.

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui, dans son magasin, n'a souvent rien qui vaille.
« J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau.
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins : prenez, c'est la *Tactique.* »
   « La *Tactique!* lui dis-je : hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant. »
   « Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. »
   J'achetai sa *Tactique*, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes desirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
   J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre,

Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse en deux coups prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrétement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles;
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les méne à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :
« Allez, de Belzébut détestable libraire!
Portez votre *Tactique* au chevalier de Tot;

Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidéles.
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof,
A Frédéric sur-tout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage.
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur;
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel Bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme, avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déja si courts.
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fiévre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi sans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
« Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus.
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin.

Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatants interprétes;
Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talents sans marquer de courroux :
De la *Tactique*, enfin, c'était l'auteur lui-même.
« Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier :
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste :
La Ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais, sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi,
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,

Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!.... dans les murs de Paris
Vous fesiez, en riant, la guerre aux beaux-esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre,
Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous, et tous les auteurs;
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis, en personne,
N'eût passé, le matin, sur le pont de Calonne;
Et si tous vos césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais, qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Gramont,
Et du sage Lutteaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux-esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaiement, avec un ris malin,
Siffler *Sémiramis*, *Mérope*, et *l'Orphelin*.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Église, le barreau, la cour, ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas, Clément et Savatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos. »
Monsieur Guibert se tut après ce long propos:
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbon, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maître.
Mais je vous l'avouerai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

VARIANTES

DE LA TACTIQUE.

v. 3*. J'ai, dit-il, par *malheur*, un ouvrage nouveau.

v. 9*. Ce *mot*, répondit-il, venu de Grèce en France.

v. 33*. Discrètement chargés de *fusils* et d'échelles.

v. 54*. Dans leur propre science instruit les infidèles.

v. 75*. Je hais tous les héros, et *Nembrod* et Cyrus.

v. 77*. Le monde admire envain leur valeur indomptable.

v. 107*. Mais sans *plus* retracer les faits de ce *bon* roi.

v. 133*. Souffrez donc, *s'il vous plaît*, *qu'on* prenne la défense.

NOTES

DE LA TACTIQUE.

v. 1. J'étais lundi passé chez mon libraire Caille.

Le libraire Caille, dont il est ici question, était de Genève et y habitait; piqué du second vers où il est accusé de n'avoir *souvent rien qui vaille*, il fit afficher qu'il ne vendait que les ouvrages de M. de Voltaire.

v. 9. Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence.

Tactique vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares. (Édit. de 1775.)

v. 21. J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre, etc.

On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les sièges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre, dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse mul-

titude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, et la fesaient servir à leurs divertissements ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Shall et Verbiest fondissent du canon pour les conquérants tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre Allemand, nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford.... « Nous avons « une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfants « qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans « une balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever « avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du « tonnerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu « que celle de la foudre. »

Il y a bien loin sans doute de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe en-

core, dans la ville d'Amberg du Haut-Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance que je fis écrire à M. le comte de Holstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons, nommé Martin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissard qui avait plus de « cinquante pieds de long, et qui menait si « grande noise au décliquer, qu'il semblait que tous les dia- « bles d'enfer fussent en chemin. » C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de Du Drach, trésorier des guerres en 1338 : « A Henri Faumechon, pour « avoir poudre et autres choses nécessaires aux canons de- « vant Puisguillaume. » Du Cange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et

en ajoutant à ces trois moines les jésuites Shall et Verbiest, cela fera cinq. (Édit. de 1775.)

v. 26. Dans la direction qui fait la parabole.

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon. (Édit. de 1775.)

v. 59. Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène et du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'Allemand. (Édit. de 1775.)

v. 76. Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus.

Le roi de Prusse a formé lui-même ses généraux. (Édit. de 1775.)

v. 131. Au fond d'un galetas, Clément et Savatier.

Voyez les notes des vers 47 et 84 du *Dialogue de Pégase et du Vieillard*. (Édit. de 1775.)

v. 140. Et que le peintre heureux des Bourbon, des Bayards.

M. Guibert a fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*,

dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables. (Édit. de 1775.)

v. 146. L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions; et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre est quelque chose de si exécrable, que plus nos nations barbares qui sont venues envahir, ensanglanter, ravager toute notre Europe, se sont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'est point assurément l'ouvrage immense de Grotius, sur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne sont point ses citations de Carnéade, de Quintilien, de Porphire, d'Aristote, de Juvénal, et du *Pentateuque;* ce n'est point parcequ'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame et leur sang, comme le rapporte Barbeirac son commentateur; ce n'est point, en un mot, par tous les arguments profondément frivoles de Grotius et de Puffendorf; c'est uniquement parcequ'on ne voit plus parmi nous des hordes sauvages et affamées sortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des sénateurs, des bourgmestres, ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui sont leurs troupeaux paissent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau, et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour gar-

der le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'occasion. Ces chiens se battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes, ne se battent pas : ils attendent patiemment la décision, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince Eugène assiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le siége; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage, comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough fesait garder très soigneusement tous les domaines de ce Fénélon archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitants de Tournai et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbach, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : « Je ne puis m'accoutumer à verser le sang « des Français. »

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Belle-Ile, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit

point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orlof prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux, du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha quelque temps après commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interpréte, et demande à parler. « Avez-vous, dit-il, à « votre tête un comte Orlof?—Non; que lui voudriez-vous? « — Me jeter à ses pieds, répliqua le Turc. »

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présents, les bienfaits, que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse, et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans Grotius. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager,* que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale. (Édit. de 1775.)

DIALOGUE

DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

1773.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature;
Je défriche un désert, je sème, et je bâtis.

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple;
Tu pourrais, dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé,
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises:
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, et les roses vermeilles,
Ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
   Ton Parnasse d'ailleurs, et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
   Je gravis avec peine à cette double cime
Où la mesure antique a fait place à la rime,
Où Melpoméne en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.
Bientôt Martin Fréron, prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche, et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs.
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:

Je n'ai pu désarmer Sabotier mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval :
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux-esprits, je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savants,
Toujours en faction, toujours en sentinelle :
Là c'est l'abbé Guyon, plus bas c'est La Beaumelle.
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissants plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence :
La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les frères, les époux, les amis, les amants,
Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments.
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ;
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire.
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une troupe importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocents*,
Se glisse sous la presse avec mes vrais enfants.

C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles :
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles;
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin.
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin, tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier.
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpoméne,
Et l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,
De tes drames rampants ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et séche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons esprits, qui valent mieux que toi,
N'ont-ils pas, à leurs frais, érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à le mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébéne ébréché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit, en le rongeant, cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous; viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet, vois rouler dans la crotte

Sabatier sur Clément, Patouillet sur Nonnotte;
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage, en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur Le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille, et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume
Préfère un laboureur, un prudent économe,
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah, doyen des ingrats! ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.

Eh bien, tu te sens faible, écris avec faiblesse;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière,
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts, et prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons?
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre:
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon;
Chante encore avec Pope, et pense avec Platon;
Ou rime en vers badins les leçons d'Épicure,
Et ce *Système* heureux qu'on dit *de la Nature*.
Pour la dernière fois, veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout système offense ma raison.
Plus de vers, et sur-tout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.

Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien, végette et meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns, dans leurs greniers fondant des républiques,
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Émules fortunés de l'Essence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté René parmi ses tourbillons;
Son disciple plus fou, mais non pas moins superbe,
Était monté sur moi quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères.

NOTES DE M. DE MORZA

SUR LE DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

v. 3. Je défriche un désert, je sème, et je bâtis.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuse, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très longues et très dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât, qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, et que l'on fît venir de la cavalerie sur les lieux. (Édit. de 1775.)

v. 16. Et suivant d'assez loin le sublime Vadé.

Vadé, écrivain de la Foire, sous le nom duquel l'auteur de l'*Écossaise* se cacha par modestie [1]. (Édit. de 1773.)

v. 39. Bientôt Martin Fréron, prompt à me corriger.

Martin n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce *Dialogue*, pour faire vendre ses feuilles. *Quâ mensurâ mensi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'est attiré *l'Écossaise*, et nous en sommes bien fâché. (Édit. de 1775.)

[1]* Pour publier quelques uns de ses contes, et d'autres opuscules; mais non *l'Écossaise* qu'il donna sous le nom de Jérôme Carré. (L. D. B.)

v. 47. Je n'ai pu désarmer Sabotier mon rival.

L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, et le peintre qui a dessiné le *Siècle de Louis XIV* et *de Louis XV*; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était adonné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé *Les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. d'Alembert, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Beauzée, La Harpe, Delille, et vingt autres gens de lettres vivants dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. Sabotier et Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis et il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, sur-tout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siécle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de *la perfection désespérante* du style de Racine (comme s'exprime M. de La Harpe), de la perfection non moins désespérante de l'*Art poétique*, et de plusieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine, qui a surpassé *Phèdre*

par sa naïveté et par ses graces; celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénélon, à tous les hommes de génie, à tous les savants.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes, inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang *Cinna* et *Pertharite*, *Polyeucte* et *Théodore*, et d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes : c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs, dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentiments odieux; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie l'*immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'*Alzire*, de *Zaïre*, de *Mérope*, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé est injuste et maladroit, et d'autant plus maladroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, le *Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé Sabotier, natif de Castres[1];

[1]* Voici le véritable titre de cette production de l'abbé Sabatier : « *Apo-*

et nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission ; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique et de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain ; voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de Saint-Lambert, Delille, de La Harpe, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé *le....* mauvais lieu. Ce conte commence ainsi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le *Spinosa* :

Du temps que la dame Pâris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa :
La chose assurément n'était pas merveilleuse ;
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas :
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, etc.

Nous épargnons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes

logie de Spinosa et du Spinosisme contre les athées, les incrédules, et contre les théologiens scolastiques platoniciens. » L'ouvrage resté long-temps manuscrit fut imprimé à Altona en 1806, 1 vol. in-8°, et en 1810 à Paris, 1 volume in-12. (L. D. B.)

lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poésie de M. l'abbé des *Trois siècles**.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et signé Sabotier de Castres) :

« On n'aime ici que les processions, les sermons, et les « messes. Les gens qui ont eu la force de secouer le joug des « préjugés de l'enfance, du fanatisme, et de l'erreur, en un « mot les hommes qui pensent bien, n'osent se faire con-« naître, etc., etc. »

Nous donnerons le reste, si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie et de scélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite d'outrager la vertu et le bon goût?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Église il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaissance; car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Être suprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Épître à l'auteur des trois Imposteurs.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince: « C'est . de tous les vers médiocres que j'aie jamais

* L'abbé Sabatier est auteur d'un livre obscène intitulé : *Les quarts d'heure d'un joyeux solitaire*, ou *Contes de M****. A La Haye, 1766, in-12. Le conte dont Voltaire rapporte les premiers vers ne s'y trouve pas, sans doute parce-qu'il a été composé depuis l'impression du recueil.

« faits, le moins médiocre et celui dont je suis le moins mé-
« con-tent. » (Édit. de 1773.)

Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique; car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs Locke et Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensilvanie, en ont formellement exclu les athées. (Édit. de 1775.)

v. 54. Là c'est l'abbé Guyon, plus bas c'est La Beaumelle.

L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philosophes.* (Édit. de 1773.)

Langleviel, dit La Beaumelle, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leur calomnie. (Éd. de 1773.)

v. 66. En criant *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire.

On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs; cela est encore moins honnête: mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent. (Édit. de 1773.)

v. 76. Se glisse sous la presse avec mes vrais enfants.

On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des *Apocryphes* de Fabricius, qui est de M. Bigex;

Un *dialogue de Périclès et d'un Russe*, fort estimé, dont l'auteur est M. Suard;

Des vers sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, moins estimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraste frappe mes yeux?
Melpomène ici désolée
Élève, avec l'aveu des dieux,
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel : s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendus vers de M. Clairault, qui n'en fit jamais ;

Une pièce qui a pour titre les *Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime;

Une épître à mademoiselle Sallé, qui est de M. Thieriot;

Une épître à l'abbé de Rothelin, qui est de M. de Formont;

Des vers sur la mort de madame du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur;

Des vers au duc d'Orléans régent, qu'il n'a jamais faits;

Une ode intitulée *le vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefèvre;

Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre;*

Des vers au médecin Silva et à l'oculiste Gendron;

Une réponse à un M. de B...., qui commence ainsi :

Oui, mon cher B.... il est l'ame du monde;
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers! et que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, et que leur main est *inspirée!*

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade :

Tout est en mouvement : la terre suspendue
En atome léger nage dans l'étendue ;
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases, sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en note que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort ; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre. (Édit. de 1773.)

v. 84. Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier.

M. Clément et M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de *la Henriade* d'un poëme intitulé *Clovis*, par M. Saint-Didier. Cela est encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade;* mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre ; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767 ; sur quoi un mauvais plaisant, se souvenant mal-à-propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de

Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons. (Édition de 1773.)

v. 106. Sabatier sur Clément, Patouillet sur Nonnotte.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de *Charles Ier* et sa tragédie de *Médée*. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ses *Saisons*, M. Delille sa traduction de Virgile, M. Dorat son poëme sur la déclamation, M. Watelet son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu; mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêle des traits personnels; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le For-l'Évêque. M. de Saint-Lambert a la générosité de solliciter sa grace, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors? il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est, comme Fréron, victime de ses grands talents.

Sorti de prison, il fait un nouveau libelle dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire

remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier, et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

« Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. « Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me « verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire « ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour « n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah, mon-« sieur! ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma « probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer « de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. « Votre générosité, votre grandeur d'ame, peuvent en con-« server et en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zéle, mon « respect, voilà mes seuls biens, ils sont tous à vous, et ils « y seront toujours, etc. A Dijon, ce sixième décembre 1769. « Voici mon adresse : A Clément fils, chez son père, pro-« cureur à Dijon, derrière les Minimes. »

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. Duclos, secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. Clément s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infame. (Édit. de 1773.)

Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quel-

ques années, des déclamations de collége nommées *mandements*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garasse. (Édit. de 1775.)

Nonnotte est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonnotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* d'avoir dit que l'*ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthélemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela. Nonnotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grace ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs; il parle du seul Dioclétien, que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés, et factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonnotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonnotte est convaincu. M. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonnotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et Nonnotte était tout étonné

qu'on lui manquât ainsi de respect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait. (Édit. de 1773.)

v. 144. Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons.

Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé *l'Ami des hommes*. (Édit. de 1775.)

v. 172. J'avais porté René parmi ses tourbillons.

René Descartes. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères. (Édit. de 1773.)

v. 173. Son disciple plus fou, mais non pas moins superbe.

On sait aussi que Malebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie. (Édit. de 1773.)

v. 178. Adieu donc; bon voyage au pays des chimères.

Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. Burnet et Voodward n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Malebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière et les couleurs; et cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son *Optique*. Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très doux,

très modeste, très judicieux, et point jaloux[1], a eu le secret d'enduire les hommes de poix-résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géants pour connaître la nature de l'ame, et qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant ont imposé. (Édit. de 1775.)

[1]* C'est de Maupertuis qu'il est ici question. (L. D. B.)

LE TEMPS PRÉSENT,

PAR M. JOSEPH LAFFICHARD,

DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

1775.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédants fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfants, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie :
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux ! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constants vous méritez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas :
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.

C'est en vain qu'on a dit en pleine académie :
Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon persécute, et qui dans son hameau
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Ravissant les épis qu'a semés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées
Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras.
Travaillez, succombez, invoquez le trépas,
Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste:
Ou, si vous survivez à cet état funeste,
Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,
Sans vêtements, sans pain, dansez, si vous l'osez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent :
Ce temps affreux n'est plus, on a brisé nos fers.
Justement étonné de ces nouveaux concerts :
Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a sauvés? On répond : C'est un sage.
Un sage! ah, juste ciel! à ce nom je frémis.
Un sage! il est perdu : c'en est fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas, ces monstres scolastiques,
Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,
Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps

Du vrai qui les irrite ennemis si constants,
Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue?
Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë.
  Dans mon profond chagrin je restais éperdu :
Je plaignais le génie, et sur-tout la vertu.
Ariston mon ami survint dans mes bocages,
Que j'avais attristés par ces sombres images.
On connaît Ariston ; ce philosophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité simple ami noble et fidéle ;
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle :
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
« Ne vois-tu pas, dit-il, que le siécle est changé?
« Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre :
« Quand un Sulli renaît, espère un Henri-Quatre. »
  Ce propos ranima mes esprits languissants ;
La gaieté renoua le fil de mes vieux ans ;
Et, revenant chez moi, je repris mes tablettes
Pour écrire à loisir ces rimes indiscrétes.

NOTES

DU TEMPS PRÉSENT.

v. 42. Ce temps affreux n'est plus, on a brisé nos fers.

Le roi Louis XVI venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement les débiteurs du fisc. Ces deux opérations si simples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le salut du peuple....

v. 53. Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë.

Il faut être juste; les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies, qui privèrent la France du ministre le plus éclairé et le plus vertueux [1] qui ait jamais gouverné un grand empire. (Édit. de Kehl.)

v. 56. Ariston mon ami survint dans mes bocages.

M. le marquis de Condorcet.

[1]* Turgot, qui eût, par de sages réformes, prévenu les catastrophes de 1789 et des années suivantes. La plupart de ceux qui forcèrent Louis XVI à renvoyer ce ministre philosophe furent, peu d'années après, les victimes de leurs intrigues aussi funestes au peuple qu'au monarque. (L. D. B.)

CONTES

EN VERS.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE KEHL.

On trouve dans les contes de M. de Voltaire une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de La Fontaine. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie; celui de *l'Éducation d'un prince* est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés; ce n'est pas toujours, comme dans La Fontaine, une femme séduite ou un mari trompé; la véritable morale y est plus respectée; la fourberie, la violation des serments, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente; et, à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées à sa première jeunesse, le ton du libertinage en est absolument banni.

M. de Voltaire a fait des satires comme Boileau; et comme Boileau il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de Boileau n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de Voltaire furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de Quinault, auquel il ne pardonna jamais ni la mollesse aimable de sa versification ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers J. J. Rousseau; mais Rousseau s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir attirer la persécution sur les mêmes hommes qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de Voltaire

fut de bonne foi ainsi que Boileau. Ils n'ont méconnu, l'un dans Quinault, l'autre dans Rousseau, que des talents pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de Voltaire a pris quelquefois le ton violent et presque cynique de Juvénal, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocrisie.

Dans le recueil des poésies mêlées, on a évité d'en multiplier trop le nombre, et d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grace piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérisent toutes les poésies de cet homme illustre : son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-propos du moment les fesait naître, et l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou spirituelle, ou plaisante, était devenue si forte, qu'il lui eût été presque impossible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait cessé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'est point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il estimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modestie ait été sincère.

CONTES
EN VERS.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

1714.

O du théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpoméne,
Puissent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire;
Car le théâtre appartient à l'Amour;
Tous ses héros sont enfants de Cythère.
Hélas! Amour, que tu fus consterné
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Établissant l'usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris!

Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe
Plus d'un autel, et les aurait encore
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville:
Il vint en Gréce; il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutéce,
Séjour fameux des effrénés desirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Gréce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espéce,

Mord son prochain, et corrompt la jeunesse :
Lui, dont l'œil louche et le mufle effronté
Font frisonner la tendre Volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure
Sur le théâtre aux Muses destiné,
Où, par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit : désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre ; il vole parmi nous,
Quand, sous le nom de Phédre ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,

Convertissez ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux.
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple.
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

VARIANTES

DE L'ANTI-GITON.

v. 7. Dans les recoins de votre sanctuaire,
Loges, foyers, théâtre tour-à-tour.
Un chacun sait que ce joli séjour
Fut de tout temps du ressort de Cythère.
Hélas! Amour, etc.

v. 13. Établissant l'usage *frénétique*.

v. 22. Très doctement : partant je ne veux pas.

v. 38. Et s'il n'a pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait ses dieux pour éprouver les hommes,
Trop bien il s'est en marquis déguisé.
Leste équipage, et chère de satrape,
Chez nos blondins l'ont impatronisé.
Momus, Silène, Adonis, et Priape,
Sont à sa table, où messire Apollon
Vient quelquefois jouer du violon.
Au demeurant, il est haut de corsage,
Bien fait et beau. L'Amour dans son jeune âge,
Pour compagnon l'aurait pris autrefois,
Si de l'Amour il n'eut bravé les lois.
Dans ses yeux brille et luxure et malice;
Il est joyeux et de doux entretien.
Faites état qu'il ne défaut en rien,
Quoiqu'on ait dit qu'il lui manque une cuisse.
Finalement on voit de toutes parts
Jeunes menins suivre ses étendards,
Dont glorieux il paraît à toute heure
Sur le théâtre, etc.

NOTES

DE L'ANTI-GITON.

L'Anti-Giton fut imprimé pour la première fois en 1720, sous le titre de *la Courcillonade.* Plusieurs manuscrits du temps intitulent cette pièce: *Vers contre M. de Courcillon;* elle était alors adressée à mademoiselle Duclos. B.

v. 52. D'un beau marquis il a pris le visage.

Le marquis de Coucillon. Voyez dans le volume suivant, l'épître au duc d'Aremberg. B.

LE CADENAS.

ENVOYÉ EN 1716 A MADAME DE B.

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces moments trop courts
De mon bonheur, et du vôtre, peut-être :
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours.
C'est votre époux : geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas ; et, trompant nos desirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès :
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune piquante, honneur de sa famille,
Tendre sur-tout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste Hymen, la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux.
Il était dieu, mais avare et jaloux :
Il fut cocu ; car c'était la justice.

Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme, avant sa dernière heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure :
Cet homme aimait; l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
De sa chaudière un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton.
Il ajouta que, même à la sourdine,
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu, dans son noir tribunal
Fit convoquer le sénat infernal.
Il assembla les détestables ames
De tous ces saints dévolus aux enfers,
Qui, dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : « Frère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur :
Mais, las, seigneur ! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité.
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé.

Et plût aux dieux que, quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé ! »
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tisiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première ;
Elle l'achéve, et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
« Que je vous plains ! vous allez être sage. »
Or ce secret, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchants on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais son trésor est-il en sûreté ?
A ses projets l'Amour sera funeste :
Ce dieu charmant sera notre vengeur ;
Car vous m'aimez : et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

VARIANTES

DU CADENAS.

Cette pièce, dans l'édition de 1724, commençait par les vers suivants:

Jeune beauté, qui ne savez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés,
Gentils propos, et toutes les sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De ces sermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence:
Même un baiser m'en donna l'assurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour: époux sexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'est bien raison: Amour de son côté
Assez souvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine
Dans ces jardins où Sylvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les soirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines*,

* Ancien directeur de l'Opéra. (Édit. de Kehl.)

Dans ce pays où tout est fiction,
Où l'Amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée et siffler Arion *.
Trop bien, hélas! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église;
Le scélérat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
  Vous connaissez la déesse Cérès;
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune sur-tout, partant pleine d'attraits.
Ainsi que vous par le dieu d'hyménée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le dieu des morts fut son barbare époux:
Il était louche, avare, hargneux, jaloux;
Il fut cocu; c'était bien la justice.
Pirithoüs, etc.

v. 31. Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes!
Pluton sut tout. Certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna sa femme à tous les diables;
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après devant son tribunal
Il convoqua le sénat infernal;
A son conseil vinrent les saintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

v. 35. Plus d'un damné festoyait Proserpine,
Et qu'elle avait au séjour d'Uriel
Trouvé moyen d'être encor dans le ciel.
Le roi cornu de la race maudite;

* *Arion*, opéra de Fuselier, joué sans succès en avril 1714. (Édition de Kehl.)

Mordit soudain sa lèvre décrépite;
Il assembla dans son noir tribunal
De ses pédants le sénat infernal;
Il convoqua les détestables ames, etc.

v. 77. Et le galant vit fort à la romaine.
Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous ses efforts seront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verrous, portes, ni grilles.

NOTES

DU CADENAS.

L'auteur avait environ vingt ans quand il fit cette pièce, adressée à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois. (Édit. de Kehl.)

v. 82. . . . . et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

Ces deux derniers vers rappellent la fin d'un couplet de mademoiselle de Scudéry :

L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

(L. D. B.)

LE COCUAGE.

1716.

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr, et dont seul il fût père ;
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythère,
Qui, quoique enfants, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent ;
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu malfesant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère :

Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle :
Vous l'eussiez vu, l'obsédant en tous lieux,
Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins;
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Fesait son coup sans scandale et sans bruit.
La Jalousie, au teint pâle et livide,
Et la Malice, à l'œil faux et perfide,
Guident ses pas où l'Amour le conduit;
Nonchalamment la Volupté le suit.
Pour mettre à bout les maris et les belles,
De traits divers ses carquois sont remplis :
Flèches y sont pour le cœur des cruelles;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or ce dieu-là, malfesant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office;
Et, par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours affaire.

O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des amours.
Mais à présent, père de la Tristesse,
L'Hymen, hélas ! vous a mis sous sa loi :
A Cocuage il faut que je m'adresse ;
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

1733.

Frères très chers, on lit dans saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne; et puis lui dit : Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
L'état romain de l'un à l'autre bout?
L'autre reprit : Je ne vois rien du tout,
Votre montagne en vain serait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'est ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que sans péché
Honnêtement nous arrangions la chose.
Or voici donc ce que je te propose,
Reprit Satan : tout le monde est à moi;
Depuis Adam j'en ai la jouissance;
Je me démets, et tout sera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience;
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
Alla dans Rome : or c'était l'heureux âge

Où Rome avait fourmilière d'élus;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'Esprit malin s'en va droit au saint-père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit: Frère,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur.
A ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds, et lui baise la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne:
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
O papegaux, voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire:
Mais ces gens-là sentent bien les fagots;
Et, grace au ciel, je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

VARIANTES

DE LA MULE DU PAPE.

Les éditeurs de Grécourt ont inséré dans les œuvres de ce scandaleux chanoine un assez grand nombre de piéces qui ne lui appartiennent pas, et, entre autres ouvrages de Voltaire, le conte de *la Mule du pape*, tel qu'il avait d'abord circulé dans le public. Comme cette version diffère de celle qu'on lit dans l'édition de Kehl et les suivantes, nous avons cru devoir la donner ici comme variante. (L. D. B.)

Frères très chers, on lit en saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et là lui dit : « Beau sire,
« Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
« Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
« Rome la grande et sa magnificence?
« Je te ferai maître de tout ceci,
« Si tu me veux faire la révérence. »
Lors le Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience;
Qu'étant trop riche on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
S'en fut à Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome était fourmilière d'élus :
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'Esprit malin s'en va droit au saint-père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
« Si tu voulais tâter de la grandeur?...

« — Si j'en voudrais? oui, parbleu, monseigneur. »
Marché fut fait : or voilà mon pontife
Aux pieds du diable, et lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
« Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
  Or, papegaux, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez; et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
  Que s'il advient, etc.

v. 14. Depuis Adam j'en ai la jouissance,
Depuis long-temps; et tout sera pour toi,
Tu tiendras tout de ma pleine puissance.

NOTES

DE LA MULE DU PAPE.

v. 2. Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu.

Le jésuite Bouhours se servit de cette expression : *Jésus-Christ fut emporté par le diable sur la montagne* ; c'est ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainsi :

Car sans lui saurait-on,
Don don,
Que le diable emporta,
La la,
Jésus notre bon maître.

(*Note de l'auteur.*)

v. 42. Que l'on baisât la mule du saint-père.

Ce qu'on appelle la mule du pape est une sorte de sabot ou soulier sans oreille ni piéce, couvert d'une étoffe de prix, et sur l'empeigne duquel on a brodé une croix d'or.

(L. D. B.)

v. 44. Qui du papisme a blasonné l'histoire.

Blasonner : chapitrer, traiter sévèrement. (L. D. B.)

PRÉFACE

DE CATHERINE VADÉ,

POUR LES CONTES DE GUILLAUME VADÉ[1].

1764.

Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années : il était attaqué de la petite-vérole. Je le gardais, et lui disais en pleurant : Ah! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne pas vous être fait inoculer! Il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était, comme vous, une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise? me répondit Guillaume; j'attendais la permission de la Sorbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah! s'écria Guillaume, Alexandre et frère Berthier sont morts; Sémiramis et la Fillon, So-

[1] Sous le nom de *Contes de Guillaume Vadé*, Voltaire donna, en 1764, un volume in-8°, dans lequel on trouvait les sept premiers contes qui suivent : *Ce qui plaît aux Dames*, *l'Éducation d'un Prince*, *l'Éducation d'une Fille*, *les Trois manières*, *Thélème et Macare*, *Azolan*, et *l'Origine des métiers*, et qu'il avait fait précéder de la préface sous le nom de Catherine Vadé. B.

phocle et Danchet, sont en poussière. — Oui, mon cher cousin; mais leurs grands noms demeurent à jamais : ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même? Ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public, pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année passée? Ils fesaient les délices de notre famille; et Jérôme Carré, votre cousin issu de germain, fesait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à *tout l'univers*, c'est-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah! ma cousine, pensez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans mes opuscules puissent trouver place, et que je puisse surnager sur le fleuve de l'Oubli, qui engloutit tous les jours tant de belles choses?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup; il y a très peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plupart des hommes est de vivre ignorés; et ceux qui ont fait le plus de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort. Vous serez distingué de la foule; et peut-être même le nom de Guillaume Vadé, ayant

l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *Opuscules?* Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaises* est le plus convenable; la plupart des choses qu'on fait, qu'on dit, et qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, et j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme et moi lui demandâmes où il voulait être enterré; et voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

« Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce « monde à aucune des dignités qui nourrissent « les grands sentiments, et qui élèvent l'homme « au-dessus de lui-même, n'ayant été ni conseiller « du roi, ni échevin, ni marguillier, on me traitera « après ma mort avec très peu de cérémonie. On « me jettera dans les charniers Saint-Innocent, et « on ne mettra sur ma fosse qu'une croix de bois « qui aura déja servi à d'autres; mais j'ai toujours « aimé si tendrement ma patrie, que j'ai beaucoup « de répugnance à être enterré dans un cimetière. « Il est certain qu'étant mort de la maladie qui « m'attaque, je puerai horriblement. Cette cor« ruption de tant de corps qu'on ensevelit à Paris

« dans les églises, ou auprès des églises, infecte « nécessairement l'air ; et comme dit très à propos « le jeune Ptolémée, en délibérant s'il recevra « Pompée chez lui :

. . . . . Ces troncs pouris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

« Cette ridicule et odieuse coutume de paver « les églises de morts cause dans Paris tous les « ans des maladies épidémiques, et il n'y a point « de défunt qui ne contribue plus ou moins à « empester sa patrie. Les Grecs et les Romains « étaient bien plus sages que nous : leur sépulture « était hors des villes; et il y a même aujourd'hui « plusieurs pays en Europe où cette salutaire cou- « tume est établie. Quel plaisir ne serait-ce pas « pour un bon citoyen d'aller engraisser, par « exemple, la stérile plaine des Sablons, et de « contribuer à faire naître des moissons abon- « dantes! Les générations deviendraient utiles les « unes aux autres par ce prudent établissement; « les villes seraient plus saines, les terres plus fé- « condes. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire « qu'on manque de police pour les vivants et pour « les morts. »

Guillaume parla long-temps sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin Guillaume; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, et quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux-esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, et Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la Foire de plusieurs opéra-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur. C'est ainsi (comme dit le divin Platon) qu'on suce l'orange, et qu'on jette l'écorce; qu'on cueille les fruits de l'arbre, et qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de Guillaume Vadé, nous perdîmes notre bon parent et ami Jérôme Carré, si connu en son temps par la comédie de *l'Écossaise*, qu'il disait avoir traduite

pour l'avancement de la littérature honnête. Je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie. Voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée son confesseur :

« Vous savez, dit-il, qu'à mon baptème on me « donna pour patrons saint Jérôme, saint Thomas, « et saint Raimond de Pennafort, et que, quand « j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on « ajouta à mes trois patrons saint Ignace de Loyola, « saint François Xavier, saint François de Borgia, « et saint Régis, tous jésuites ; de sorte que je m'ap- « pelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier- « François-Régis Carré. J'ai cru long-temps qu'avec « tant de noms je ne pouvais manquer de rien sur « terre. Ah ! frère Giroflée, que je me suis trompé ! « Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets : « plus on en a, plus on est mal servi. Mais voyez, « s'il vous plaît, quelle est ma *déconvenue* (car ce « terme est très bon, quoi qu'en dise un polisson. « Montaigne, Marot, et plusieurs auteurs très fa- « cétieux, en font souvent usage ; il est même dans « le *Dictionnaire de l'Académie*). Voici donc mon « aventure :

« On chasse les révérends pères jésuistes ou jé- « suites pour ce que leur institut est pernicieux, « contraire à tous les droits des rois et de la société « humaine, etc., etc. Or Ignace de Loyola ayant

« créé cet institut appelé *Régime*, après s'être fait « fesser au collége de Sainte-Barbe, Xavier, Fran- « çois Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, « il est clair qu'ils sont tous également répréhen- « sibles, et que voilà quatre saints qu'il faut né- « cessairement que je donne à tous les diables.

« Cela m'a fait naître quelques scrupules sur « saint Thomas et saint Raimond de Pennafort. « J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai été confondu quand « j'ai vu dans Thomas et dans Raimond à-peu- « près les mêmes paroles que dans *Busembaum*. « Je me suis défait aussitôt de ces deux patrons, « et j'ai brûlé leurs livres.

« Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de Jé- « rôme; mais ce Jérôme, le seul patron qui me « restait, ne m'a pas été plus utile que les autres. « Est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en Pa- « radis? J'ai consulté sur cette affaire un très sa- « vant homme: il m'a dit que Jérôme était le plus « colère de tous les hommes; qu'il avait dit de « grosses injures au saint évêque de Jérusalem, « Jean, et au saint prêtre Rufin; que même il ap- « pela celui-ci *hydre* et *scorpion*, et qu'il l'insulta « après sa mort: il m'a montré les passages. Je me « vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, et de « m'appeler Carré tout court; ce qui est bien dés- « agréable. »

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans

le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant : prenez saint François d'Assise. Non, dit Carré; sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci est une affaire sérieuse. — Hé bien, prenez saint Dominique. — Non, il est l'auteur de l'Inquisition. — Voulez-vous de saint Bernard? — Il a trop persécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'esprit que lui, et il se mêlait de trop d'affaires : donnez-moi un patron qui ait été si humble que personne n'en ait jamais entendu parler; voilà mon saint.

Frère Giroflée lui remontra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas; ce qui revenait au même : mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent; car il savait que Jérôme Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux :

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait « promis de distribuer des aumônes considérables « à tous les habitants d'auprès de Burgos qui avaient « été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes « du palais; mais les huissiers ne voulurent les « laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient « avec eux. Le bonhomme Cardéro se présenta le « premier au monarque, se jeta à ses pieds, et lui

« dit : Grand roi, je supplie votre altesse royale « de faire donner à chacun de nous cent coups « d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le « roi; pourquoi me faites-vous cette prière? C'est, « dit Cardéro, que vos gens veulent absolument « avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. « Le roi rit beaucoup, et fit un présent considé-« rable à Cardéro. De là vint le proverbe qu'*il vaut « mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* »

C'est avec ces sentiments que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules [1] à ceux de Guillaume; et je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui Vadé et Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

CATHERINE VADÉ.

[1] Dans le volume publié en 1764, sous le titre de *Contes de Guillaume Vadé*, on trouve d'autres opuscules, soit en vers, soit en prose; parmi ces derniers en est un intitulé : *Du Théâtre anglais, par Jérôme Carré*. B.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver alonge la soirée ;
Après souper pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars ;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses.
Mon chevalier en était tout chargé ;
D'argent, fort peu ; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très mal partagé :
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien :
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de la fleur du bel âge,

Force d'Hercule, et grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.
Comme il était assez près de Lutéce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde tresse;
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance, et lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait, avec tous ses attraits,
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;
C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur:
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.

De Saint-Denis un moine survenant
Monte dessus, et trotte à son couvent.
Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à Robert : Où sont mes vingt écus ?
Le chevalier tout pantois et confus,
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,
Veut s'excuser : nulle excuse ne sert ;
Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et sur-tout point payée.
Le sage prince à Marthon répondit :
C'est de viol que je vois qu'il s'agit.
Allez plaider devant ma femme Berthe ;
En tel procès la reine est très experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et sans délai justice se fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes.
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,
La tête nue, et le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord ;
Puis il reçut sa sentence de mort.
Robert était si beau, si plein de charmes,

Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin soupira;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit;
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps desire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, et ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? La reine et son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que, sans délai, l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin dès que Robert trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait.

Toutes fesaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
   Déja sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux Zéphyre, en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre et ne la touchant pas.
Robert approche, et du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.
   Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à son court menton;
D'un rouge brun sa paupière est bordée;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée:
Elle fit peur au brave chevalier.
   Elle l'accoste, et, d'un ton familier,
Lui dit: Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine;
Apprenez-moi vos tribulations:

Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.
Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain.
Mon heure arrive, et je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : Ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien ;
Devers la cour cheminez avec joie :
Allons ensemble, et je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie
Vous serez juste, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon Robert le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille ; et les voilà tous deux
Qui, côte à côte, arrivent en présence
De reine Berthe et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et Robert appelé :

Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui sur-tout l'emporte dans vos ames,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
Robert absous baisait la main de Berthe,
Quand, de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans dent
Criant justice, et la presse fendant.
On lui fait place, et voici sa harangue :
O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance,
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :
Vous êtes juste, et j'attends mon salaire.
Il est très vrai, dit Robert, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits.
Mes vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;

Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon :
Je n'ai plus rien ; et, malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit : Tout vous sera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés ;
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.
La vieille dit : Rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur et ses graces que j'aime.
Je veux régner sur son cœur amoureux ;
De ce trésor ma tendresse est jalouse.
Entre mes bras Robert doit vivre heureux :
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.
A ce discours, que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laisse tomber ses bras ;
Puis, fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et, d'un ton lamentable,
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable.

La vieille est folle; elle a perdu l'esprit.
Lors tendrement notre sans dent reprit:
Vous le voyez, ô reine! il me méprise;
Il est ingrat; les hommes le sont tous.
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts.
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchise
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle:
On en vaut mieux, on orne son esprit;
On sait penser; et Salomon a dit
Que femme sage est plus que femme belle.
Je suis bien pauvre: est-ce un si grand malheur?
La pauvreté n'est point un déshonneur.
N'est-on content que sur un lit d'ivoire?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaissez l'histoire:
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs chagrins, enfants de la richesse,
N'habitent point sous nos rustiques toits;
Le vice fuit où n'est point la mollesse.
Nous servons Dieu, nous égalons les rois;
Nous soutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous fesons de vigoureux soldats;
Et, croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Que si le ciel à mes chastes desirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
L'hymen encore offre d'autres plaisirs :
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
 La décrépite, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais :
On adjugea Robert à ses attraits.
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût. La dame encor voulut
Être à cheval, entre ses bras menée
A sa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
 Le chevalier sur son coursier remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur, et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.
 Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
S'étudiait à charmer son ennui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni
Du haut des cieux apportant à Remi

L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentiments et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure,
Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Fesaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert, à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
  L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse, et, de sa sale main,
De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pouris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent,
A peine assis sur deux minces tréteaux.
Des deux époux les regards se baissèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisants et délicats,
Par ces bons mots qui piquent, et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pourrait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,

Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède;
A cette crise il souhaite la mort.
Mais il se couche, il se fait cet effort:
Il l'a promis, le mal est sans remède.
 Ce n'étaient point deux sales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?
A Rome on dit que la grace d'en haut
Donne à-la-fois le vouloir et le faire:
La grace et moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire;
Son cœur est bon: mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit?
Ainsi parlant, le bon Robert se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette;
Et, pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
 La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: Ah! Robert, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accents
Sont subjugués par la voix de mes sens:
Régnez sur eux ainsi que sur mon ame;

Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel, qui combat ma vertu?
Je me dissous, je brûle, je me pâme.
Ah! le plaisir m'enivre malgré moi;
Je n'en puis plus! Faut-il mourir sans toi?
Va, je le mets dessus ta conscience.
Robert avait un fond de complaisance,
Et de candeur, et de religion;
De son épouse il eut compassion.
Hélas! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourrai-je! Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille; il n'est rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des soins, de l'art, et du courage.
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, et même un peu puante;
Cela n'est rien pour des héros bien nés:
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire.
Il obéit; et, se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.
C'en est assez, lui dit sa tendre épouse;
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir:

Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouse,
J'avais raison ; convenez-en, mon fils :
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider.
Obéissez ; mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
Robert regarde : il voit, à la lumière
De cent flambeaux sur vingt lustres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle
Du bon Pigal, Le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
Tout est à vous, ce palais et moi-même,
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur.
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée Urgèle,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets, aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer.
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur fesait des contes de sorcier.

On a banni les démons et les fées;
Sous la raison les graces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité:
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

NOTE

DE CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Voltaire a emprunté le fond de ce conte au vieux Chaucer, qui vraisemblablement l'avait tiré de quelque vieux trouvère. Dryden retoucha cette composition, qui a pour titre *the Wife of Bath*, la femme de Bath. C'est Voltaire qui indique lui-même la source où il a puisé; il s'exprime ainsi dans une lettre à Damilaville (19 décembre 1764): « CE QUI PLAÎT AUX DAMES est tiré en partie d'un vieux roman, et a même été traité en anglais par Dryden. » Dans l'auteur anglais le chevalier n'est pas nommé: c'est un courtisan du roi Arthur; la question proposée par le tribunal féminin que préside la reine Genévre est celle-ci: Quelle est la chose que le sexe desire davantage? En somme c'est le même fonds dans l'ouvrage anglais et dans le conte de Voltaire; mais ce dernier est infiniment supérieur à tous égards: l'exécution, les détails, la magie du style, ne sauraient être contestés au poëte français, dont le conte est un modèle charmant de narration ingénieuse, élégante, et piquante au plus haut degré. Qui croirait pourtant que Fréron, parlant de CE QUI PLAÎT AUX DAMES (*Ann. litt.*, 1764, t. I), a l'impudence de dire: « Cette copie est longue, diffuse, traînante, et fort inférieure, à mon gré, à l'original, qui me paraît plus gai, plus vif, et plus piquant? » Et l'on s'étonne que l'auteur de *l'Écossaise* ait parfois *levraudé* le libelliste qui ne laissait échapper aucune occasion de commettre

une injustice ni de proférer une injure contre le philosophe de Fernei! c'était Apollon immolant au bon goût le satyre Marsyas, et, comme l'a dit Chénier:

Punissant d'un Midas les caprices stupides.

(L. D. B.)

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfants.
    Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Élevé comme un sot, et, sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet état assez mince ;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur :
Tous trois se relayaient. On lui fesait accroire
Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour et la terreur ;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécile)

Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Émon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent.
Émon fut exilé; le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à-la-fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appesantie.
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui:
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui;
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide; il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère:
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant;
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître

Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Émon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes!
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt!
Alla, san Germano, Mahomet, Jésus-Christ!
On voit un peuple entier fuyant de place en place.
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent
Sans que le ministère en eût le moindre vent;
La mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala,
Pour corriger l'Église envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines.
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés,
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui, toujours se signant et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.

Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin, qu'en trois lots les émirs arrangèrent :
Les hommes, les chevaux, et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muscles, énervés par l'infame mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur :
Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse ;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déja paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement.
Boit le vin des vaincus malgré son évangile,
Les dames de la cour, les dames de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir.
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main, prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,

Au superbe Abdala conduisait à son tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide!
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'ame, et ce regard lui dit :
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre;
Vengez-moi, vengez-vous : votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.
Amide comparut devant son excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les fesant attendre irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras.
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère,
Et, pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corsaire;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès;

La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : Vos desirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait. Le très indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle :
Vous avez du courage, Émon vous est fidèle ;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Émon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon.
Il donnera pour vous les restes de sa vie ;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours.
Hâtez-vous : vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les moments sont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit : Je vous aime, et j'y cours.
Il part. Le brave Émon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux.
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,

Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrace,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.
  Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire :
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Misérable! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître :
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu.
Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse :
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala; je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
C'est à vous que je dois mon repos, mon bonheur.
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous suis obligé; mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; et si les destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

VARIANTE

DE L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

V. 192; édit. de 1778.

Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse;
Je n'aurais jamais su ce que c'est que vertu :
Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse;
Le malheur et l'amour me rendent ma valeur.
Allez, brave Abdala; je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous suis obligé; mais n'y revenez pas.
Soyez libre, et partez; etc.

GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.
    Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps, sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés ;
Son maintien était sage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés.
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
Avec un art discret en permettait la vue.
L'industrieux pinceau, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature ;
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La simple propreté composait sa parure.
    Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit-Carême est sur-tout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,

C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médisante.
Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle :
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux ;
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les saints abhorrés,
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.
Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et fesait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite, au public inconnue ;
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables,
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiéte, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,

En ignorait l'usage, et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots plein de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi.
Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente, et soupire.
André fait des heureux! et de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, et sa naïveté

Laissa parler enfin sa curiosité.
Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse; elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien.
Elle se composa, puis répondit: Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille;
Et, depuis quelque temps, j'ai choisi saint André.
Je lui suis très dévote, il m'en sait fort bon gré;
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières;
Il m'apparaît souvent, la nuit, dans mes prières:
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.
A quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui: Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit, et se mit en colère.
La fille répondit: Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.
Gertrude, dès ce jour, plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point: la malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre;

Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusements, compagnons des Amours;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIÈRES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable!
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable!
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on fesait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
    Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels:
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),

Par-tout sur son passage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpoméne
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amants.
Celui qui, dans l'année, avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,
Se voyait couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment, dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfants du loisir de la Gréce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent:
La jeune Églé, Théone, et la triste Apamis.
Les beaux-esprits de Gréce au spectacle accoururent.
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Écoutant gravement, en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé, simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie

Aux Muses, aux talents, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs ;
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs ;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile, et chanter sur la lyre,
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait. Son esprit sans culture
Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature :
Ingénieux, discret, poli sans compliment ;
Parlant avec justesse, et jamais savamment ;
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître ;
L'Amour forma son cœur, les Graces son esprit.
Il ne savait qu'aimer ; mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !
Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique ;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.

Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talents,
A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours :
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent :
Sur leurs perfections mille débats s'émurent.
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage :
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue.
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.
C'était moi : je semblais respirer et parler ;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas ; c'est la nature même,
La nature embellie ; et, par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit, au matin, le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer :
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant lui dit : Elle est à moi !

L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ;
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors, d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court, il va frapper. Je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris ;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait ;
Elle en aimait encor son amant davantage.
Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés ;
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.
Téone, souriant, conta son aventure
En vers moins alongés, et d'une autre mesure,

Qui courent avec grace, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon;
Il est plus charmant que Nirée;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée.
Sa voix est tendre : il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris :
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un soir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vint nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe;

Il me trouve un air assez beau :
Il laisse ma tante, il me happe ;
Il m'enléve comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée ;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes
Sur un petit psaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes.
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.
Il arrive au bord du Méandre

Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déja fait vendre;
Et, dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie
Quand, dans un sérail de Lydie,
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était point là de prêtre:
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit, sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut, pour apaiser ses feux,
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,

Comme vous, est fort à mon gré.
J'aime beaucoup la compagnie :
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon,
Qu'il accompagnoit de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec, d'une main guerrière,
Le saisissant par la crinière,
En tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière :
Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon.
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous sur un esquif.
J'aurai sur vous l'œil attentif :
Point de geste, point de langage :
Au premier signe un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'instant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur :
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur on est fort doux.

Sur la nacelle, en diligence,
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Gréce,
Son vainqueur le mit à rançon :
Elle fut en sonnante espéce.
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon,
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.
Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaieté naïve,
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grace, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux :
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En métres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts ;
Dix syllabes par vers, mollement arrangées,
Se suivaient avec art, et semblaient négligées.
Le rhythme en est facile, il est mélodieux.
L'hexamétre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour

M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Gréce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels :
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle
Qui par malheur deviendrait infidéle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment?
Et si jamais, à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur; vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Bathylle,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile;
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte

Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
Bathylle et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir : il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper;
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secréte;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas :
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Bathylle;

Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. »
C'en était fait : mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir! On eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;
On m'observa ; j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Bathylle est mort, et c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes soupirs, que mes funèbres soins,
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas;
Que cette main qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène et moi couronnons mon amant. »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;

Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.
Pour Églé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix :
Vous êtes mon aréopage.

THÉLÈME ET MACARE.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Je crois Macare à Mont-Rouge. Monsieur le duc est encore plus fait pour Macare que pour des faucons. S'il était un de ces ducs et pairs qui ne savent pas le grec, on lui dirait que *Macare* signifie bonheur, et *Thélème*, volonté : mais on ne lui fera pas cette injure[1].

6 février 1764.

[1] Feu M. Vadé a fait aux lecteurs la jutice de croire qu'ils savent que *Macare* est le Bonheur, et *Thélème*, le Desir ou la Volonté. (*Note de l'auteur.*)

Thélème et *Macare* a quelque rapport avec la fable de La Fontaine, intitulée : l'*Homme qui court après la Fortune* et l'*Homme qui l'attend dans son lit*. Liv. VII, fab. 12. La Fontaine en avait pris l'idée dans une ode d'Horace (liv. I, ode 3), et dans Saint-Cyrille, liv. III, chap 4. (L. D. B.)

THÉLÈME ET MACARE.

Thélème est vive, elle est brillante ;
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sécurité touchante ;
Il écarte à-la-fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus beau que son réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour.
« Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare? »
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
« Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait. »
— « Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire. »
On lui dit : « Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci. »
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : « Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la Discorde, et l'Abstinence. »

Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
« Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car, si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bonhomme est dans l'autre monde. »
A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère :
« Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise :
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise. »
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux et si sage.
L'un d'eux lui dit : « Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être :
Macare n'est qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint sans le connaître. »
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, et passa vite :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte :

Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre;
Mais les noirs suivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpoméne, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent, au premier coup d'œil,
De Macare être la copie.
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.
« Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre;
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,

Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne. »
Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on desire ;
On t'aime, on te perd ; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire :
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder il faut savoir
Te cacher, et cacher sa vie.

AZOLAN,

OU

LE BÉNÉFICIER.

A son aise dans son village
Vivait un jeune musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan.
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre :
« J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune :
Gabriel est reconnaissant,
Et je viens faire ta fortune ;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque et Médine ;
C'est, après la place divine
Du grand commandeur des croyants,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.

Les honneurs vont t'environner
Quand tu seras en exercice;
Mais il faut me faire serment
De ne toucher femme ni fille;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chastement. »
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Église,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins, au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit, dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmants, au teint fleuri:
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine;
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage;
La seule Amine aura mon cœur:

Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse.
Le tendre amant lui répondit :
« Voyez seulement ma maîtresse ;
Vous vous êtes moqué de moi :
Notre marché fait mon supplice ;
Je ne veux qu'Amine et sa foi :
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophéte Mahomet
J'adore à jamais la prudence :
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez, mon très cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zéle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller sans elle. »

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

Quand Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage :
Pandore fut la mère des humains.
  Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer, et captiva son maître ;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
  Mars visita cette beauté nouvelle :
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
  Le dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour :
Qui céde à Mars peut se rendre à Neptune,
  Le blond Phébus de son brillant séjour
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance :
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux-arts, et du jour.
  Mercure était le dieu de l'éloquence :
Il sut parler, il eut aussi son tour.
  Vulcain, sortant de sa forge embrasée,

Déplut d'abord, et fut très maltraité ;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aisée.
  Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose ;
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances :
Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
  Nous sommes nés de tous ces passe-temps ;
C'est des humains l'origine première :
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,
L'autre un satyre ; et bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumière.
De nos parents nous tenons tous nos goûts.
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux ;
Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

1772.

Dans ses écrits un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talents, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !
La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère ;
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,
Rendaient ses jours à-peu-près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.

Madame Arsène était fort peu contente
De ces plaisirs. Son superbe dégoût,
Dans ses dédains, fuyait ou blâmait tout.
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faiblesse des gens :
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,
D'apprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on fesait.
Pour ses amants encor plus intraitable,
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste ;
Tout prit parti ; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espéce humaine
Et la divine ; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, et lui disait : « Arsène,
« Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
« As-tu des goûts et des amusements ?
« Tu dois mener une assez douce vie. »

L'autre en deux mots répondait : « Je m'ennuie. »
« C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
« Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »
Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphère divine :
« Faites-moi voir votre beau paradis ;
« Je ne saurais supporter ma famille,
« Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
« Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
« Me trouver bien que dans votre palais ;
« C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
Très volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle est transportée.
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et passablement beau ;
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique ;
Marly, Versaille, et leurs petits jets d'eau,
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maison ;
« Je vous y laisse un pouvoir despotique,
« Commandez-y. Toute ma nation

« Obéira sans aucune réplique.
« J'ai quatre mots à dire en Amérique,
« Il faut que j'aille y faire quelques tours;
« Je reviendrai vers vous en peu de jours.
« J'espère au moins, dans ma douce retraite,
« Vous retrouver l'ame un peu satisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim? cent plats sont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambrosie;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillant de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes,
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siége aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillements,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmants;
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des dieux

A ses parents avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux éléments commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie;
Plus d'agréments environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour:
Elle avait tout; mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le soir une musique,
Dont les accords et les accents nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me serve en reine;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend:
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne:
C'est leur destin, c'est leur premier devoir;
Je les méprise, et je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable;
Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instruments.
  Le lendemain mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareille sérénade;

Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triste et fatigant;
Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisants.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui fesait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
A certain mur; et, semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, et vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déja ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçants des funèbres oiseaux,
Les hurlements des ours et des panthères,
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière!
Dans sa détresse elle aperçut de loin,

A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.
« Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
« Vois en pitié le malheur qui me suit;
« Car je ne sais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.
  Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit : « Quel étrange démon
« Vous fait aller dans cet état de crise,
« Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
« Je suis encor très loin de ma maison.
« Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
« On recevra ta petite personne
« Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
« Toute Française, à ce que j'imagine,
« Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
« Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux. »
  Disant ces mots, le rustre vigoureux
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas! hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le désespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée : elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie.

La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart.
« Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
« Que vous étiez une franche bégueule.
« Ma chère enfant, rien n'est si périlleux
« Que de quitter le bien pour être mieux. »
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur?... qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive, et prudente; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN.

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'est de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle est loin de son modéle.
Votre sort est plus singulier:
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choisi qu'elle.

NOTES

DE LA BÉGUEULE.

v. 149. Des lendemains plus doux et plus plaisants.

Allusion aux lendemains du septième chant de la *Pucelle*. B.

v. 213. Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.

Moncrif a fait un livre intitulé : *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738, in-12. B.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN.

Jolie Génevoise qui, après avoir fait divorce avec Rillet son mari, homme d'esprit, mais un peu bizarre, avait épousé M. de Florian, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de Voltaire. (Édit. de Kehl.)

LES FINANCES.

1775.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiéte,
Transplanta sa famille au pays champenois :
Il avait près de Reims une obscure retraite;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
  Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance, habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui fesait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
  « Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles.* »
—« Ah! pardon, monseigneur! Quoi! vous *aidez* le roi? »
—« Oui, l'ami. »—« Je révère un si sublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend; *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot? »—« D'un Juif appelé *Gabelus.* »
—« Ah, d'un Juif! je le crois. »—« Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience

Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi, qui n'en retire rien;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire;
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons :
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, et j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement. »
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
« Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur :*
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. »
Aussitôt ces messieurs, discrétement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.

La femme du bourgeois crie et se désespère ;
Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs :
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrace !
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mène en prison ;
On les juge ; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils ;
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence ;
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance*.

NOTES

DES FINANCES.

---

v. 20. D'où vient ce mot? — D'un Juif appelé *Gabelus.*

Il y eut en effet le Juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bonhomme Tobie : et plusieurs doctes très sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle;* car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

v. 33. Que vous deviez garnir vos savoureux jambons.

Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, et on vend ses meubles.

v. 51. Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.

Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

v. 63. Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes.

L'aventure est arrivée à la famille d'Antoine Fusigat.

SÉSOSTRIS.

Février 1776.

Vous le savez, chaque homme a son Génie
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes :
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, sur-tout avec les rois.
    Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait, loin de ses favoris,
Avec son ange, et lui disait : « Mon maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai desir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre? » Alors son directeur
Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris forma la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. » Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente :
L'une paraît une beauté touchante,

Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Graces entourée,
Et de plaisir encor tout enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistants,
Secs, décharnés, pâles, et chancelants.
Le roi demande à son guide fidèle
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit: « Mon prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, et c'est la Volupté.
Ces trois vilains, qui vous font tant de peine,
Marchent souvent après leur souveraine:
C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfants du Plaisir. »
L'Égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
« Ami, dit-il, veuillez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre déité
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
Une balance; elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée;
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté;

Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots : *A l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? » — « L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange ; on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté, qui vous semble inflexible,
Peut quelquefois se laisser enflammer.
La Volupté, plus douce et plus sensible,
A plus d'attraits ; l'autre sait mieux aimer.
Il faut, pour plaire à la fière immortelle,
Un esprit juste, un cœur pur et fidéle :
C'est la Sagesse ; et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir est celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire ;
Votre beau nom y doit paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déesses :
Vous ne pouvez les servir à-la-fois. »
Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux :
L'une un moment pourrait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde. »
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

VARIANTES

DE SÉSOSTRIS.

v. 20*. Dont Osiris fonda la vaste enceinte.

v. 62*. Cette beauté, qui paraît peu sensible,
Fille du ciel, mère de tous les arts,
Sur-tout de l'art de gouverner la terre,
D'être un héros soit en paix, soit en guerre,
C'est la sagesse; c'est le noble séjour, etc.

v. 69*. Votre beau nom peut y briller un jour.

NOTES

DE SÉSOSTRIS.

Ce petit poëme, qui fut inséré dans les journaux du temps, offre une allégorie délicate en l'honneur de Louis XVI. (L. D. B.)

v. 5-6. Mais en secret il nous tient compagnie,
On sait aussi qu'ils étaient autrefois.

C'est par inadvertance que Voltaire passe ainsi du singulier au pluriel. (L. D. B.)

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE;

PAR M. DE LA VISCLÈDE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

1776.

LETTRE

DE M. DE LA VISCLÈDE*,

A M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE PAU.

Monsieur et cher confrère, je vous envoie mes *Filles de Minée;* et je vous répète en prose ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce sujet après Ovide et La Fontaine. Ce n'est pas dans le monde comme dans l'*Évangile:* celui qui vient se présenter à la dernière heure n'est jamais si bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui est arrivé à La Motte : il a voulu faire une petite *Iliade :* on s'est moqué de lui. Il a fait des *fables* philosophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus : tout le monde a dit: Nous aimons mieux le naïf La Fontaine, à qui Louis XIV ne donna rien.

Vous connaissez cet enfant de la nature, ce La Fontaine, et ses trois *Filles de Minée,* que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes; mais vous ne connaissez pas les *Amours*

* C'est Voltaire lui-même. M. de La Visclède était mort en 1760.

de Mars et de Vénus, qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme;
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les noms sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baisers! La Gloire a bien des charmes;
Mais Mars, en la servant, ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour, pour toutes armes,
Veut des soupirs et des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la déesse avait même dessein;
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il fesait des vers;
Avait un peu trop de doctrine;
Et, qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phœbus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcain ce mystère;
Et, dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoin que l'Amour.

La peine de Vulcain se voit représentée,
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour.

Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes;
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que, sans s'ennuyer, chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr.
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame.
Quand l'Hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes:
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourraient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère?
Il accuse sur-tout l'enfant qui fait aimer;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout: plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.

Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !
Car c'est le plus grand mal et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amants, trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant, le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces *Amours de Mars et de Vénus* ne valent pas sa fable des *deux Pigeons*. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné Fouquet n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même Fouquet.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;

Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes.

. . . .

La cabale est contente, Oronte est malheureux, etc.

Il changea ce mot de *cabale**, quand on l'eut fait apercevoir que le grand Colbert servait le roi et l'état avec une équité sévère, et n'était point cabaleur; mais La Fontaine l'avait entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était là le mot propre.

Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer ses opéra, et la comédie intitulée *Je vous prends sans vert*, et la comédie de *Clymène*, etc.; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer : mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talents que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre, très indignes de l'auteur de *Cinna*, ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à Quinault n'empêche pas qu'il ne soit un homme unique, et jusqu'à présent inimitable dans un genre très difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par La Fontaine, et contées avec un agrément qui

* En celui de *destins*.

n'avait jamais été connu que de Pétrone, et bien saisi que par notre fabuliste; une vingtaine de contes, écrits avec cette facilité charmante et cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de Boccace, et quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'Arioste, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talents que le siècle de Louis XIV sera distingué à jamais de tous les siècles, dans notre France si long-temps grossière. Il y aura toujours de l'esprit; les connaissances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talents, je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de *Cinna*, celui d'*Iphigénie*, d'*Athalie*, de *Phèdre*, celui de l'*Art poétique*, celui de *Roland* et d'*Armide*, celui qui força en chaire, jusqu'à des ministres, de pleurer et d'admirer la fille de Henri IV, veuve de Charles Ier, et sa fille Henriette, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme *Séthos**, malgré quelques beaux passages, et les *Voyages de Cyrus***, sont tombés dans l'oubli, tandis que le *Télémaque* est toujours l'in-

* Par l'abbé Terrasson.

** Par Ramsay.

struction et le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'est-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui ait approché de l'auteur du *Petit Carême?* Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du *Tartufe* et du *Misanthrope.* Nous avons quelques comédies très agréables; mais un Molière! je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour La Fontaine d'être mis presque à côté de tous ces grands hommes!

L'abbé de Chaulieu ferma ce siécle par trois ou quatre pièces de poésie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté et la philosophie, et demandent grace pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que La Fontaine n'ait parlé de Chaulieu qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ses mains de la part du duc de Vendôme.

(Le paillard m'a dît aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.)
Aimez-vous cette parenthèse?
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas-relief, *et cætera.*
Ce mot-ci s'interprètera
Des Jeannetons; car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.

Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde.

Comment l'abbé d'Olivet a-t-il pu imprimer trois pièces de La Fontaine, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:

J'ai quelquefois aimé; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets, *si doux et si charmants*,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirais-je plus de charme qui *m'arrête*?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Les deux Pigeons.

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du bel air, d'un homme à grandes passions, d'un duc de Candale, d'un duc de Bellegarde. Cela ne s'accorde pas avec les Jeannetons de Jean La Fontaine, qui demande quelques pistoles au duc de Vendôme et au *paillard* Chaulieu,

pour attendrir en sa faveur ses héroïnes du Pont-Neuf.

Tout cela, monsieur, n'empêche pas qu'un nombre considérable de fables pleines de sentiment, d'ingénuité, de finesse, et d'élégance, ne soient le charme de quiconque sait lire.

Quand je dis qu'il est presque égal, dans ses bonnes fables, aux grands hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer

> Maître corbeau, sur un arbre perché,
> Tenait en son bec un fromage;

et

> La cigale, ayant chanté tout l'été,

à ces vers de Cornélie qui tient l'urne de son époux :

> Éternel entretien de haine et de pitié,
> Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié;

et à ceux de César :

> Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
> Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis!

Le Savetier et le Financier; les Animaux malades de la peste; le Meunier, son Fils, et l'Ane, etc., etc., tout excellents qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'Horace et de Curiace, ou que les pièces

inimitables de Racine, ou que le parfait *Art poétique* de Boileau, ou que le *Misanthrope* et le *Tartufe* de Molière. Le mérite extrême de la difficulté surmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans Racine, la perfection enfin dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que La Fontaine a souvent réussi dans son petit genre autant que Corneille dans le sien. J'aurais seulement desiré pour la gloire de la nation qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un et les dernières tragédies de l'autre, depuis *Pertharite;* mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout: ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts, comme l'envie sur les vivants. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité: ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises, qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de La Visclède, dans des recueils immenses! *Vers de Bonneval, sur la mort de mademoiselle Lecouvreur; Vers à mon cher B., sur Newton; Vers impertinents à madame du Châtelet;*

Lettre de Varsovie; Épître de Formont à l'abbé de Rothelin; Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de La Visclède à ses amis du Parnasse, etc., etc.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manège, qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multiplier les livres et les livrets. S'il est vrai que les Ptolémées eurent autrefois une bibliothèque de quatre cent mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siécle d'une foule de petits artistes qui dissèquent le siècle passé. On créait alors, et aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant; mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je serais très fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour La Fontaine, parcequ'il semblait ne prétendre à rien: moins il exigeait, plus on lui accordait; on lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de Racine et de Boileau, qui prétendaient à la perfection; on les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à Montaigne, et qu'on tomba ru-

dement sur Balzac, qui voulait être toujours correct et toujours éloquent.

Depuis que La Bruyère, dans ses *Caractères*, eut jugé Corneille et Racine, combien d'écrivains se mirent à juger aussi! Et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de Louis XIV. Chacun dans ses jugements, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnements.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats, qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père Bouhours ne sût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré Boileau, parcequ'il était ami d'Arnaud. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats et des grenouilles après l'*Iliade*.

Pour vous prouver, monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison, je ne veux que vous citer cette décision de La Bruyère, qui a été la source de tant d'énormes dissertations : « Racine a peint les

« hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils « devraient être. » Cela est éblouissant, mais cela est très faux. César n'a jamais dû être assez fat pour dire à Cléopâtre qu'il n'a vaincu à Pharsale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans; l'autre Cléopâtre n'a point dû empoisonner l'un de ses enfants, et assassiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin; Théodore n'a point dû s'obstiner à se prostituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le secours d'un honnête homme; Polyeucte n'a point dû briser tout dans un temple, et hasarder de casser toutes les têtes par dévotion; Léontine n'a point dû se vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. Pompée devait-il répudier sa femme qu'il aimait, pour épouser la nièce d'un tyran? Pertharite devait-il céder la sienne? Thésée, dans *OEdipe*, devait-il parler d'amour au milieu de la peste, et dire:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste?

Acte I, scène I.

Si le judicieux et énergique La Bruyère s'est si évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardiesse, et qui, plus ignorants et plus impudents qu'un Fréron, osent décider au premier coup d'œil sur des choses qu'un Quintilien aurait long-temps

examinées avant de donner son opinion avec modestie?

Vous me faites, monsieur, une question plus importante. Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine, comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle. Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les *Fables* de La Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de Benserade que parcequ'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, La Fontaine était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles, son extrême simplicité, réjouissaient ses amis, et n'auraient pu plaire à un homme tel que Louis XIV.

La Bruyère s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste; mais il y a du vrai dans ce portrait : « Un homme paraît grossier, « lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter « ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est « le modèle des bons contes, etc. » (Ch. XII. *Des Jugements.*)

La Bruyère, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de Corneille, non que Corneille fût un bon conteur. C'était autre chose; il était souvent très sublime dans ses bonnes pièces. Boileau ne fesait peut-être pas assez de cas de La Fontaine et de Corneille; il n'était sensible qu'à un style toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, monsieur, qu'il est très faux que La Fontaine déplût au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant Fouquet. Pélisson, défenseur très hardi de ce ministre, et même ayant été sa victime, devint un des favoris de Louis XIV, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition utile, la connaissance des affaires, et la souplesse de son esprit, en firent un homme d'état. La Fontaine n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, et incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par Louis XIV.

Lulli lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre Quinault, l'un des grands ornements de ce mémorable siècle, ayant forcé Lulli à recourir à d'autres pour ses opéra, il choisit La Fontaine. Avouons que le fabuliste, fesant parler ses héros du style de Janot Lapin et de dame Belette, ne pouvait réussir après *Atys* et

Thésée. Lulli était plein d'esprit et de goût; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou Armide, et qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre La Fontaine, croyant sérieusement qu'on lui fesait une énorme injustice, fit la satire du *Florentin* contre Lulli. Elle n'est pas dans le goût de celles de Boileau ou d'Horace.

Le b..... avait juré de m'amuser six mois :
Il s'est trompé de deux. Mes amis, de leur grace,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.
Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites,
Mais j'en aurais pour tout un an.

Non, sans doute, se sot détail et ces suites ne valaient pas d'être déduites, et sur-tout en si mauvais vers. Le pis est qu'il s'excuse sur cette ridicule satire à madame de Thiange, sœur de madame de Montespan, en vers non moins ridicules. Il croit que Lulli lui a ôté sa fortune et sa gloire, en ne fesant point de musique pour ses paroles. Voici comme il s'explique :

Mais il (le ciel) m'a fait auteur, je m'excuse par-là :
Auteur qui, pour tout fruit, moissonne

Un peu de gloire; on le lui ravira:
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'est donc plus auteur? la conséquence est bonne.

Je sais bien que le cocher de Vertamont aurait fait de tels vers tout aussi bien que La Fontaine. Je sais que ces misères prosaïques en rimes ne sont que des sottises aisées; mais enfin le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'Ésope et de Pilpay, et celui qui, dans ce genre, a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. Lulli même lui pardonna, et très plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satire de La Fontaine que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses *Fables* sur ses *Contes*. Ceux-ci paraissent pour la plupart, aux bons critiques, un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le *Joconde*, pris de l'Arioste :

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle qu'il n'est rien
De plus puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'Arioste ne s'asservit jamais. Le *Greco* et la *Fiammetta* de l'Arioste sont bien au-dessus du *Puceau* de La Fontaine.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise, dans le *Cocu battu et content,* tiré de Boccace :

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Boccace n'a point de ces expressions basses et incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans *la Servante justifiée,* conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi :

Boccace n'est le seul qui me fournit,
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un *me donne* de pratique ;
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encor en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, *aller dans une autre boutique, donner de pratique, manger de plus d'un pain,* plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens, et c'est là le grand défaut de La Fontaine.

L'*Anneau d'Hans-Carvel,* qu'il a copié dans Rabelais, est bien supérieur dans l'Arioste. Il y a du moins une bonne raison dans l'Arioste pourquoi le diable apparaît au bonhomme. (*Satira prima.*)

« Fu già un pittor (non mi ricordo il nome),
« Che dipingere il diavolo solea
« Con bel viso, begli occhi, e belle chiome, etc. »

La prodigieuse supériorité de l'Arioste sur son imitateur paraît dans ce petit conte, autant que dans l'invention de son *Orlando*, dans son imagination inépuisable, dans son sublime, et dans sa naïve élégance.

Les cordeliers de Catalogne, *Richard Minutolo*, *la Gageure des trois commères*, n'ont jamais plu aux esprits délicats. Vous ne trouverez chez La Fontaine aucun conte qui parle au cœur, excepté *le Faucon*; aucun dont on puisse tirer une morale utile; aucun où il y ait de sa part la moindre invention. Ce ne sont presque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce sont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjôlent* des filles. Enfin on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeunesse, encore plus par la gaieté des sujets que par les graces et la correction du style. J'ai vu beaucoup de gens d'esprit et de goût qui ne pouvaient souffrir que La Fontaine eût gâté *la Coupe enchantée* de l'Arioste par des vers tels que ceux-ci :

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable ;
Le rocher disparut, un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode, et qui donne des arrhes. Les Contes et les deux derniers livres des Fables sont trop pleins de ces figures si incohérentes et si fausses, qui semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du style qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il fallait parler la langue de Louis XIV, et non celle de Louis XII et de François I[er] : que si on nous donnait la comédie de *l'Avocat Patelin* telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de Charles VII, personne ne pourrait la souffrir. Heureusement La Fontaine est peu tombé dans ce défaut que d'autres, après lui, ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est, à mon avis, très digne de remarque, c'est que de toutes ces anciennes historiettes que La Fontaine a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des desirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais cette impression voluptueuse et funeste que produisent tant de livres italiens, et sur-tout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère

de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère Boileau avait raison quand il disait (*Art poét.*, ch. IV):

> L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
> N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune Pouget, oratorien, osa parler au vieux La Fontaine, et de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant*. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence et la simplicité. Et de quoi s'est avisé l'abbé d'Olivet, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de Pouget? Cette lettre est précisément la révélation solennelle de la confession du bon La Fontaine. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public

* La *Lettre du R. P. Poujet, prêtre de l'Oratoire, à M. l'abbé d'Olivet*, ou *Relation de la conversion de M. de La Fontaine*, est imprimée dans le tome Ier des *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets.

toutes les circonstances, tous les entours, et les demandes, et les réponses?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de Pouget, c'est l'affectation de répéter vingt fois à La Fontaine : Votre livre infame, monsieur; le scandale de votre infame livre, monsieur; les péchés, monsieur, dont votre infame livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, monsieur, pour votre livre infame.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre, sœur de François Ier, de qui plusieurs de ces contes plaisants et non infames sont tirés? il lui aurait demandé un bénifice. Aurait-il même osé donner le nom d'infame à Boccace, le créateur de la langue italienne, et à l'Arioste, qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin?

L'aventure de Pouget avec le bonhomme La Fontaine est, au fond, celle de l'âne, dans la fable admirable des *Animaux malades de la peste :*

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Pouget, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, etc.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'est que La Fontaine, qui avait la bonhomie de l'âne, fut assez sot, avec tout son génie, pour croire le suffisant Pouget, qui se fesait tant honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de l'Arioste et de la reine de Navarre comme s'il eût parlé à un scélérat.

J'aurais conseillé à La Fontaine de faire un conte sur Pouget, plus plaisant que son *Florentin* sur Lulli.

Après l'impertinence de Pouget, je ne sais rien de plus outrecuidant (pour me servir des termes du bon La Fontaine) que l'insolente préface de l'édition des *Contes* en 1743, sous le nom de Londres. L'éditeur, qui se donne aussi pour janséniste (je ne sais pas pourquoi), s'avise de dire que La Fontaine eut tort de faire autre chose que des fables et des contes en vers; et il cite sur cela madame de Sévigné.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puisque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire sur l'histoire et sur la physique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne sais ni l'histoire ni la physique, n'en parle pas, à la bonne heure; nous avons assez de mauvais livres sur ces deux objets; mais permets aux hommes instruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien est très propre à être un très

bon historien, parcequ'il faut dans toute histoire une exposition, un nœud, un dénouement, et de l'intérêt; apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'histoire. Éditeur des *Contes de La Fontaine*, apprends que la physique n'est pas à négliger; apprends que Molière traduisit Lucrèce; apprends qu'il serait indigne d'un homme qui pense de ne faire que des contes.

Pardon, monsieur, de cette petite sortie contre ce maudit éditeur; et pardon sur-tout de vous avoir envoyé mes *Filles de Minée*.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE,

PAR M. DE LA VISCLÈDE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

A MADAME ARNANCHE.

Vous demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots paysans,
Nos cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchisants,
Aiment à boire le dimanche!
J'ai consulté bien des savants.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe : c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,

Ce dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire :
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse et son verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuse Seméle,
Descendit du ciel au saint lieu
Où sa mère, très peu cruelle,
Dans son beau sein l'avait conçu,
Où son père, l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans sa cuisse;
Grands mystères bien expliqués,
Dont autrefois se sont moqués
Des gens d'esprit pleins de malice.
Bacchus à peine se montrait
Avec Siléne et sa monture,
Tout le peuple les adorait;
La campagne était sans culture;
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatisme,
Il fut un pauvre citoyen

Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,
Évitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amants,
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'église.

Alcithoé dit à ses sœurs :
« Travaillons et fesons l'aumône;
Monsieur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs?
Filons, et laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux :
Quiconque est honnête et travaille
Ne saurait offenser les dieux.
Filons, si vous voulez m'en croire;
Et, pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En fesant tourner ses fuseaux. »
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison;
Et leur sœur, qu'elles écoutèrent,
Commença de cette façon :

« Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'ame de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde :

Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans;
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin son immense carrière;
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
« Sur son char de rubis, mêlés d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
« Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
« Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
« On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien: chacun tient de son père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talents de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
« Le mari méprisé, mais très digne de l'être,
Aux deux amants heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.

Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer
Entre les bras de Mars; et, d'une main timide,
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux;
Puis, marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vite au Soleil conter son aventure;
« Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure.
« Cependant que Phosphore au bord de l'orient
« Au-devant de ton char ne paraît point encore,
« Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
« Quitte son vieil époux pour son nouvel amant,
« Appelle tous les dieux, qu'ils contemplent ma honte,
« Qu'ils viennent me venger. » Apollon est malin;
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain.
En petits vers galants sa disgrace il raconte;
Il assemble en chantant tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi bien que sa belle:
Ce dieu très éhonté ne se dérangea pas;
Il tint, sans s'étonner, Vénus entre ses bras;
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit: « Bonhomme, attrapez-nous de même. »

Lorsque la belle Alcithoé
Eut fini son conte pour rire,
Elle dit à sa sœur Thémire:
« Tout ce peuple chante *Évoé*;
Il s'enivre, il est en délire;

Il croit que la joie est du bruit.
Mais vous, que la raison conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire? »
Thémire à sa sœur répondit :
« La populace est la plus forte;
Je crains ces dévots, et fais bien :
A double tour fermons la porte,
Et poursuivons notre entretien.
Votre conte est de bonne sorte;
D'un vrai plaisir il me transporte :
Pourrez-vous écouter le mien?

« C'est de Vénus qu'il faut parler encore;
Sur ce sujet jamais on ne tarit :
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
Mille grimauds font des vers sans esprit
Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.
Je détestais tout médiocre auteur :
Mais on les passe, on les souffre; et la sainte
Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.
« Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte :
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses et les lis,
Les yeux brillants, la taille noble et fine,
Tout lui plaisait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,

Au rang des dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun sait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste;
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son père était son aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie:
J'aime à m'instruire; et c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
« Mars fut jaloux de son charmant rival;
Il le surprit avec sa Cythérée,
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Fesant des dieux. Mars est un peu brutal;
Il prit sa lance, et d'un coup détestable,
Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
« J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire; et j'ai peine à comprendre
Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous? parlez-moi sans scrupule:
Tuer un dieu n'est-il pas ridicule? »
« Non, dit Climéne; et, puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné.
Je le plains fort; sa mort paraît trop prompte:
Mais poursuivez le fil de votre conte. »
Notre Thémire, aimant à raisonner,

Lui répondit : « Je vais vous étonner,
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
Cette Vénus qui créa le Plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le dieu charmant dont vous plaignez le sort. »
« Bon, dit Climéne, en voici bien d'une autre :
Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre?
Ressusciter les gens! je n'en crois rien. »
« Ni moi non plus, dit la belle conteuse ;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des dieux, et les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté.
On vous l'enterre avec solennité :
Six jours entiers l'enfer est sa demeure ;
Il est damné tant en corps qu'en esprit.
Dans ces six jours chacun gémit et pleure ;
Mais le septième il ressuscite, on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie :
Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le destin change ;
Mais il est peu de plaisirs sans douleur,

Et nos chagrins sont souvent sans mélange. »

De la sage Climéne enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des sornettes,
De faire des romans, ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu séche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité;
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.
Climéne à ses deux sœurs adressa ce discours :

« Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,
Les aventures, les mystères;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?
Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens, nos confrères,
Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins, et prêtres,
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.

Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfants;
Je ne crois point la guerre des géants;
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde
Que son grand-père avait noyé;
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus;
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus;
Je ne crois point... » La belle, au milieu de sa phrase,
S'arrêta de frayeur: un bruit affreux s'entend;
La maison tremble; un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant:
« Et moi, je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en fesant trop les beaux-esprits,
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête;
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête:
Je vous change en chauve-souris. »

Aussitôt de nos trois recluses

Chaque membre se raccourcit;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde:
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.
Ovide a conté cette affaire;
La Fontaine en parle après lui;
Moi je la répete aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à-la-fois;
Il me fallut traverser trois rivières;
On me montra les trois sœurs filandières,
Qui font le sort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges sournois,
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geôlières des diables:
Car, dieu merci, tout se fesait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abyme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissants dieux, auteurs de tous les biens.
Je l'accusais, lorsqu'un heureux Génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,

Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versés sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existèrent jamais;
Le grand Bacchus, digne en tout de son père;
Bellérophon, vainqueur de la Chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ses saints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que si j'étais rebuté du Tartare,
Cet Élysée et sa froide beauté
M'avaient aussi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'esquiver je cherchais une issue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui semblait me fermer le passage.
« Que me veux-tu? » dis-je à ce personnage.
« Rien, me dit-il; car je suis le Néant.
Tout ce pays est de mon apanage. »
De ce disours je fus un peu troublé.
« Toi le Néant! jamais il n'a parlé... »
« Si fait, je parle; on m'invoque, et j'inspire
Tous les savants qui sur mon vaste empire
Ont publié tant d'énormes fatras... »
« Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,
Tiens, prends mes vers, ma personne, et mon songe,
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il est né. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME. Pag. 1

Avertissement de l'édition de 1748. 3

Premier discours. De l'égalité des conditions. 5

Variantes du premier discours. 11

Notes du premier discours. 15

Deuxième discours. De la liberté. 18

Variantes du deuxième discours. 24

Notes du deuxième discours. 25

Troisième discours. De l'envie. 27

Variantes du troisième discours. 33

Notes du troisième discours. 35

Quatrième discours. De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.—A M. Helvétius. 37

Variantes du quatrième discours. 43

Notes du quatrième discours. 46

Cinquième discours. Sur la nature du plaisir. 49

Variantes du cinquième discours. 54

Notes du cinquième discours. 56

Sixième discours. Sur la nature de l'homme. 58

Variante du sixième discours. 65

Notes du sixième discours. 66

Septième discours. Sur la vraie vertu. 67

Variantes du septième discours. 72

Notes du septième discours. 77

SATIRES. 79

LE BOURBIER. 1714. 81

30.

Notes du Bourbier. pag. 84
LA CRÉPINADE. 86
Notes de la Crépinade. 88
LE MONDAIN. 89
AVERTISSEMENT des éditeurs de Kehl sur le Mondain et sur sa défense. 91
LE MONDAIN. 1736. 95
Variantes du Mondain. 100
Notes du Mondain. 101
LETTRE DE M. DE MELON, à madame la comtesse de Verrue. 103
LETTRE A M. LE COMTE DE SAXE. 105
DÉFENSE DU MONDAIN, ou L'APOLOGIE DU LUXE. 107
Notes de la Défense du Mondain. 112
SUR L'USAGE DE LA VIE. Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain. 113
Variantes sur l'usage de la vie. 116
LE PAUVRE DIABLE, ouvrage en vers aisés, de feu M. Vadé; mis en lumière par Catherine Vadé, sa cousine. 1758. 117
A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX. 119
LE PAUVRE DIABLE. 121
Variantes du Pauvre Diable. 136
Notes du Pauvre Diable. 137
LA VANITÉ. 1760. 146
Notes de la Vanité. 149
LE RUSSE A PARIS. 1760. 153
AVERTISSEMENT des éditeurs de Kehl. 155
LE RUSSE A PARIS. Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M. Ivan Aléthof, secrétaire de l'ambassade russe. 156
DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE. 1760. 157
Variante du Russe à Paris. 165
Notes du Russe à Paris. Id.
LES CHEVAUX ET LES ANES, ou ÉTRENNES AUX SOTS. 1762. 178

Notes des Chevaux et des Anes. pag. 183
L'HYPOCRISIE. 1767. 185
Notes de l'Hypocrisie. 189
LE MARSEILLOIS ET LE LION. 1768. 191
Avertissement. 193
LE MARSEILLOIS ET LE LION, par M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille. 1768. 195
Notes du Marseillois et du Lion. 201
LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE, par M. l'abbé Caille. 1768. 209
Avertissement des éditeurs de Kehl sur les trois Empereurs en Sorbonne. 211
LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE. 215
Notes des trois Empereurs en Sorbonne. 220
LES DEUX SIÈCLES. 227
Avertissement des éditeurs de Kehl sur les deux Siècles. 229
LES DEUX SIÈCLES. 231
Notes des deux siècles. 235
LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT. 236
Notes du père Nicodème et Jeannot. 241
LES SYSTÈMES. 243
Notes de M. de Morza sur les Systèmes. 248
LES CABALES. 1772. 260
Notes de M. de Morza sur les Cabales. 267
LA TACTIQUE. 1773. 277
Variantes de la Tactique. 283
Notes de la Tactique. 284
DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD. 1773. 291
Notes de M. de Morza sur le dialogue de Pégase et du Vieillard. 298
LE TEMPS PRÉSENT, par Joseph Laffichard, de plusieurs académies. 1775. 311
Notes du Temps présent. 314
CONTES EN VERS. 315
Préface des éditeurs de Kehl. 317

L'ANTI-GITON. A mademoiselle Le Couvreur. 1714. 319
Variantes de l'Anti-Giton. 323
Notes de l'Anti-Giton. 324
LE CADENAS. Envoyé en 1716 à madame de B. 325
Variantes du Cadenas. 328
Notes du Cadenas. 331
LE COCUAGE. 1716. 332
LA MULE DU PAPE. 1733. pag. 335
Variantes de la Mule du Pape. 337
Notes de la Mule du Pape. 339
Préface de Catherine Vadé, pour les contes de Guillaume Vadé. 1764. 341
CE QUI PLAIT AUX DAMES. 351
Notes de ce qui plaît aux Dames. 366
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE. 368
Variante de l'Éducation d'un prince. 375
GERTRUDE, ou L'ÉDUCATION D'UNE FILLE. 376
LES TROIS MANIÈRES. 381
THÉLÈME ET MACARE. A M. le duc de La Vallière. 395
THÉLÈME ET MACARE. 397
AZOLAN, ou LE BÉNÉFICIER. 402
L'ORIGINE DES MÉTIERS. 405
LA BÉGUEULE, conte moral. 1772. 407
Envoi à madame de Florian. 414
Notes de la Bégueule. 415
LES FINANCES. 1775. 416
Notes des Finances. 419
SÉSOSTRIS. 420
Variantes de Sésostris. 423
Notes de Sésostris. 424
LE DIMANCHE ou LES FILLES DE MINÉE; par M. de La Visclède, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille. 1776. 425
LETTRE DE M. LA VISCLÈDE, à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau. 427

LE DIMANCHE, ou LES FILLES DE MINÉE, par M. de La Visclède, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille. A madame Arnanche. 453
LE SONGE CREUX. 464

FIN DE LA TABLE.

